

125-1987

Train spécial jeunes Pâques 87

*Une présence fut remarquée, celle de Jésus Christ.
Peut-être discrète, mais réelle.*

Ce Dieu présent parmi nous pendant ce voyage, Celui-là, je crois en lui.

Oui, car le Dieu créateur du ciel et de la terre,

*le Dieu qui tire les ficelles auxquelles sont attachées les marionnettes que nous sommes,
le Dieu qui commande la Paix là où il y a la guerre, le Dieu Miracle
celui-là, je ne crois pas en lui.*

Par contre, Celui avec qui nous avons voyagé,

*Celui qui vit dans le cœur de tous ces jeunes, Celui qui veut dire « Amour entre les hommes »,
Celui qui apparaît quand on regarde l'inconnu et qu'on lui sourit,
Celui qui chante quand on embrasse l'enfant malheureux,
Celui qui est avec nous quand on parle au pauvre ou à l'opprimé
là, je dis oui et je dis je crois.*

(un jeune de Sauzé-Vaussais)

**Les lecteurs de la Lettre aux Communautés n'ignorent plus cette initiative
lancée par la Mission de France et « la Vie ».**

Ils ont répondu très nombreux à la souscription.

Ils ont financé presque le quart de cette opération.

**Les jeunes passagers de ce voyage ainsi que le Comité de la L.A.C. leur disent « un grand Merci »
Dans les pages suivantes, journalistes, animateurs, participants... donnent un reflet de cet exode pascal.**

Je ne reviendrai jamais comme j'étais parti

Au stade Gerland, la Mission de France avait la frite !

A ce projet un peu fou, il fallait dès le départ donner toute sa dimension. Le voyage du pape à Lyon en fut l'occasion. Dans la bonne humeur, 25 000 jeunes reçoivent un tract à l'entrée du stade Gerland : « Nous t'invitons à l'aventure d'un voyage ». Surprise. Le tract est lu. Un train ? Pour communiquer ? « Demain peut en cacher un autre ». Le slogan fait tilt. Des jeunes viennent discuter au stand de la Mission de France, là où on vend des frites. Au soir, nous savons que le courant passe.

Ce courant s'accompagne d'une mise en mouvement ecclésiale. Les évêques du Comité épiscopal ont déjà donné leur accord au projet : c'est un rassemblement de jeunes d'un autre type que ceux que proposent habituellement les Eglises locales, c'est bien dans la vocation de la Mission de France de faire ce genre de propositions. Le Service Jeunes se mobilise, dans de multiples rencontres dans les régions et à Fontenay. C'est plus d'une cinquantaine de jeunes qui vont porter ensemble la préparation du voyage, des arrêts, des spectacles, des repas !... Depuis plusieurs mois, des mouvements d'Eglise ont été contactés (scouts, aumôneries, MEJ, Service Missionnaire des jeunes...). La presse est sollicitée. La Vie décide de soutenir le projet. Un article en janvier provoque plus de cent inscriptions. R.T.L. s'y met aussi. Durant la semaine sainte, cette station de radio parle du train et invite les jeunes à poser sur minitel leurs questions à Albert Decourtray. De nombreuses équipes de la Mission de France et de l'Association se font les relais de l'information auprès des jeunes.

Un super train au look vraiment très spécial

Quelle allure, ce train de 350 mètres qui s'arrête en gare de Val de Fontenay ! Le quai n'est pas assez long. Les trains de banlieue font grise mine. L'équipe des « bag-men » monte en 10 minutes les 650 sacs à dos dans le fourgon en les rangeant de telle façon que chacun puisse retrouver le sien le soir. On se précipite dans les premiers wagons. Joyeuses bousculades. Surprise : c'est un train qui en cache un autre ! Un train où on peut circuler facilement : 5 wagons à compartiments seulement. Les autres sont des wagons où on s'assoit par terre sur la moquette : il y a un studio de radio, des écrans vidéo, des panneaux d'exposition, une cuisine pour faire chauffer le petit déjeuner, une imprimerie... Au bout du train un wagon au look 1900 avec boiseries, moquettes et une grande baie vitrée où l'on peut contempler le magnifique paysage de printemps que le train laisse derrière lui. Une icône — le visage du Christ de Rouault — accrochée sur un rideau qui bouge avec le train, quelques bougies, des fleurs de pommier... Un lieu étonnant qui dit que la prière n'est pas une halte pour s'évader du monde, mais qu'elle est d'abord un voyage, un voyage intérieur inscrit dans le mouvement de la vie au quotidien.

Le train est fait pour les jeunes. Ils ne tardent pas à se l'approprier, à le décorer, à en faire leur train. Les compartiments deviennent vite des lieux d'initiatives multiples : « On a créé un atelier de dessin. Anne, Sophie et Sandrine ont ouvert un atelier d'expression corporelle : ça a très bien marché. Avec Arnaud, on a formé un comité des fêtes. Il y avait un atelier de maquillage : ils faisaient la chasse à tous ceux qui n'étaient pas maquillés. Autres ateliers : les masques, les jeux de rôles. Il y a eu le concours du compartiment le plus rempli : on est arrivé à 46 ! Moi je n'ai fait aucun atelier, mais j'ai beaucoup circulé... » Quelques uns ont tendance à s'approprier un compartiment pour en faire leur petite navette spatiale, mais peu à peu l'ambiance du train les amène à s'ouvrir aux autres.

Des rockers aux Pom-Pom Girls

650 jeunes — on est monté jusqu'à 700 — ça bouge. Il y a une cinquantaine d'adultes et d'animateurs, mais l'âge moyen des participants est plus proche de 16 ans que de 20 ans. Presque tous scolaires ou étudiants. Certains sont en lycées techniques ou LEP. Beaucoup sont venus en groupes, en particulier d'aumôneries. Un bon nombre de paroisses où il y a des équipes Mission de France ou associées : Briare, Tergnier, Bobigny, etc., sans oublier le fort groupe de Sauzé-Vaussais. D'autres sont venus en emmenant avec eux 2 ou 3 copains. Certains se sont même risqués à venir seuls.

Sur le blouson noir ou le sweat-shirt, un même signe de reconnaissance : le badge du

train. Pour se reconnaître plus facilement, un autre badge, personnalisé et décoré au goût de chacun, avec son prénom, un rébus, une image..

Pas de voyage sans un sac. Un sac avec le dessin du train. On y met dedans toutes les découvertes, les rencontres, les adresses, et surtout le « carnet du nomade », guide précieux pour le voyage. Les sacs ont été confectionnés par les mères ou grands-mères de certains, ou par des clubs du 3^e âge. Les diverses couleurs vives de ces sacs portés à l'épaule donnent au groupe, quand il sort du train, un style joyeusement multicolore.

Le tour du jour en 80 mondes

Quand on arrive à la Maison de Fontenay le lundi de Pâques, le voyage est déjà commencé. On envahit la maison. Ça bouge, ça circule. On va à la découverte de mondes différents dans de nombreux stands : le monde de la communication (les Télécoms sont là avec minitels, télex...), le monde de l'action pour la paix (MAN, Pax Christi), le monde de la solidarité en France (ATD, Secours Populaire, le Nid...), le monde de la solidarité internationale (CCFD, SMJ, Amnesty International, ACAT, CIMADE), le monde des métiers de l'ANPE, le monde des médias (La Vie, les scouts...). On peut débattre aussi, dans des forums : sur les mouvements de mode, sur la paix, le courrier des lecteurs, l'emploi... Près de 100 jeunes se sont retrouvés autour d'André Romary pour parler de ce qu'il vient de vivre pendant 12 ans au Brésil. Cinquante autres ont participé à un forum intitulé : « Pour l'Eglise aussi, demain peut en cacher un autre ».

Le repas du soir sur la pelouse est l'occasion d'un nouvel étonnement : voyager n'empêche pas de bien manger ! La qualité des repas ne se démentira pas au cours du voyage. Le spectacle du soir à la salle des fêtes de Fontenay achève de donner le ton : musique bruyante et rythmée avec un petit groupe de jeunes de Fontenay qui vont faire eux aussi le voyage, sketches de jeunes de Bretagne, montage audio-visuel de Lisieux, texte de J. Debruyne : « Je pars » (voir LAC n° 124 p. 1), présentation animée du service d'ordre du train — les « part-à-temps » — sous forme de parade de cirque... et enfin Gaëtan de Courrèges dans un nouveau et époustoufflant spectacle sur les droits de l'homme.

" Circulez, il y a toujours quelque chose à voir "

Les articles de presse publiés dans ce n° de la LAC rendent bien compte du déroulement du voyage. Mais voici ce qu'en disent des jeunes de Briare, dans le Loiret, qui racontent au retour leur voyage pour leur journal :

« Vous avez passé de nombreuses heures dans le train de Paris à Lyon, de Lyon à Bordeaux, et retour sur Paris. Qu'avez-vous fait dans ce train ?

— On n'arrêtait pas de circuler. Dès qu'il y avait une place libre on s'arrêtait et on discutait. Dans son compartiment, Riton avait monté une tente et servait du thé à la menthe à qui voulait.

— Chaque demi journée, il y avait une table ronde avec des journalistes et des spécialistes ; sur l'agriculture, sur les palestiniens avec Elias Chacour, un prêtre palestinien... Tout le monde pouvait y aller, s'il y avait de la place...

— Un groupe a fait une grande fresque. Dans un atelier, nous faisons des banderoles pour dire boujour à tous ceux qui arrivaient dans le train ; par ex. « Avril 87 : un nouveau départ pour la jeunesse ». Dans chaque gare où on s'arrêtait, beaucoup de monde venait nous accueillir. A Pontigny, on nous a remis une enveloppe à envoyer en signe d'amitié à un prisonnier, un handicapé, un jeune... au Cameroun, au Brésil ou en France.

— A Chalon, frère Emile nous a parlé de Taizé. A Montluçon, on a eu droit à un concert ; les scouts nous ont présenté leur projet : construire une école au Brésil ; occasion de communiquer. Et pendant ce temps, une équipe distribuait les 700 repas dans le train. En gare de Limoges, autour d'un châtaignier, des groupes de jeunes avaient préparé des panneaux pour présenter leur région.

— Le voyage, c'était le train, mais aussi des soirées de fête... A Lyon, c'était terrible : il y a eu une comédie musicale : c'était super ! Ensuite nous avons entendu chanter Karim Kacel : j'étais étonnée comme il était à l'aise sur la scène.

— Après, ils nous ont fait une belle surprise : à 23 h on a repris le train pour St Etienne. Là 700 jeunes ont couché dans le même gymnase. Je me suis réveillé en pleine nuit, je me suis assis : c'était impressionnant de voir tous ces corps étendus sans bruit... A Bordeaux, le 3^e soir l'accueil était génial : ils nous ont offert à chacun une bouteille de Bordeaux. La soirée avait pour thème : la construction d'un monde nouveau. Le train, ça change du petit ronron de la vie quotidienne.

— Il vous a changé ce train ?

— Ah oui ! il y avait un slogan « Vous ne reviendrez jamais comme vous étiez partis » ! c'est vrai !

— Moi, ça m'a appris à communiquer, à avoir le contact plus facile, en oubliant tous les préjugés ; ça m'a permis de m'ouvrir davantage... je me suis libéré. J'étais au milieu d'un stand quand quelqu'un s'approchait : « bonjour Yves ! » C'est chouette. Un jour au petit déjeuner, on s'est amusé à dire boujour à tous ceux qui passaient : bonjour Claire, Jérôme... Ils s'arrêtaient étonnés : « Je ne les connais pas. Mais j'oubliais, j'ai mon badge avec mon prénom... »

- Et quand 600 personnes ont chanté à Jean : « Joyeux anniversaire »...
- Chacun est venu pour communiquer : on traitait d'égal à égal.
- De toutes manières, chacun se fait une image de l'autre ; il faut briser cette image. Gaëtan nous l'a dit : « Il ne faut pas se regarder à travers le regard des autres ».
- Ça m'a pincé un peu le cœur quand on s'est quittés. Certains auraient voulu que ça dure plus longtemps. Il valait peut-être mieux que ça se termine avec le regret que ce soit déjà fini. C'était fait exprès pour donner l'envie de continuer à communiquer, de repartir vers autre chose ».

" L'homme voyage toujours en avant de lui-même "

A ces témoignages, on peut ajouter le souvenir de quelques autres temps forts : le forum avec Henri, prêtre et éducateur à la prison de Fleury-Mérogis, celui avec Gaëtan de Courrèges, l'exposition et les débats du jeudi sur le thème « Ils le disent, ils le font » (des militants non violents, les Carmélites de Mazille, l'équipe M.D.F. d'Egypte...). Chaque jour un fil conducteur était proposé. Le mardi : la création — découvrir l'espace, habiter le voyage, avoir un regard neuf. Le mercredi : le regard, le visage. Le regard que je porte crée l'autre. Celui qui me regarde me fait exister. Nous formons un peuple aux milliards de visages. Le jeudi : nos retours sont des départs...

A Bordeaux, nous avons vécu deux grands moments. D'abord la rencontre d'un groupe de jeunes Vendéens partis dans l'aventure d'un spectacle depuis plusieurs mois. Un spectacle d'une grande qualité théâtrale et musicale. « Nous nous croyions en plein désert. Sur 3 écrans géants défilaient des vues du désert et de ses habitants. Près d'un puits reconstitué, des nomades accueillaient des voyageurs, leur offrant une eau précieuse. Mais les blancs arrivaient et construisaient une ville. Sous le choc, les nomades s'affrontaient, perdaient leur identité pour finir par se réconcilier. Une mélodie nostalgique s'est inscrite en moi : « L'homme voyage toujours en avant de lui-même » (Claudine). Le lendemain, dans une eucharistie matinale, les voyageurs du train avaient rendez-vous avec le voyageur des routes de Palestine, celui qui nous invite à passer sur l'autre rive et qui nous précède en Galilée. « Beaucoup ont eu du mal à emprisonner dans des mots ce qu'ils ont ressenti ce matin là : un cri de l'intérieur, une rencontre, une invitation à passer le gué... » Monseigneur Maziers nous a livré le message final : les retours sont des départs (1). « C'est vrai que je ne reviens

(1) Voir p. 10 et 11

pas comme avant. Quelque chose a changé en moi. Ce voyage a été un exode, un passage, une Pâque » (Elisabeth). « Pendant quatre jours nous avons collaboré à peindre dans le train une fresque de 10 mètres de long. Au centre, le Christ. Autour, des mains tendues vers lui, puis des yeux, des visages multiples, un arc-en-ciel. Une œuvre commune » (Laurence). Cette fresque a été partagée après la communion et chacun en a reçu un morceau avant de quitter le train.

Aujourd'hui tu es visage...

Dans les lettres reçues après le train, nous sentons que les jeunes ont vécu une expérience très forte de rencontre et de communication. Ils se sont sentis attendus à chaque étape. Ils y ont découvert des jeunes qui vivent les mêmes questions qu'eux. Ceux qui sont au bord de la voie sont aussi des nomades. Rencontrer des visages et pouvoir d'emblée se parler, communiquer... Cela montre que ces jeunes manquent, en temps normal, de cette communication. Ils ont pu, selon le mot de J. Debruyne, « passer de l'autre côté de l'indifférence », cette tolérance molle dans laquelle ils baignent et qui est souvent le contraire de la liberté.

Nous avons appris des choses sur les mentalités de cette tranche d'âge des 16-20 ans. C'est une génération assez maternée — il n'y a souvent qu'un ou deux enfants par famille. En même temps, et c'est parfois les mêmes, beaucoup vivent des situations difficiles : à 16 ans déjà, quelque chose s'est cassé dans leur vie, à cause de ruptures familiales, de l'échec scolaire, voire du racisme...

Ils ont un horizon culturel et artistique somme tout assez étroit. Ils vibrent à la musique et au rythme, aux slogans de type publicitaire qu'ils aiment détourner, comme dans les manifestations de décembre. Mais beaucoup sont peu sensibles à la qualité artistique d'une église comme l'abbatiale de Pontigny ou d'un spectacle au rythme lent et intérieur comme celui de Bordeaux. L'expérience du train a pu jouer pour certains un rôle d'initiation à ces dimensions artistiques. Ils se veulent indépendants, mais ils seraient aisément manipulables. Face à un message bien enveloppé, ils ont peu de résistance, peu de points de repères pour faire jouer leur esprit critique. Plusieurs fois, Gaétan de Courrèges le leur a fait remarquer. Ces caractéristiques ont frappé les animateurs du train, de la génération des 25-30 ans. Ceux-ci n'ont pas craint de se mouiller pour transmettre les valeurs auxquelles ils croient. Par exemple un forum spontané a été provoqué sur « les relations garçons-filles ». Dans un wagon plein à craquer, des animateurs ont exprimé comment, chrétiens, ils vivent leur vie de couple et ont interpellé les jeunes sur leur façon de conduire leur vie affective.

Soif d'aujourd'hui... soif d'aventure

Nous avons rencontré en même temps une génération enthousiasmante. Des jeunes capables de se donner à fond dans une aventure, un peu dans le style de Ph. de Dieuleveut. Des jeunes exigeants pour une recherche de sens. Dans la société où ils vivent, ils savent a priori que le sens n'est pas unique mais multiple. Ils sont très sensibles à la rencontre des cultures et des religions, à l'antiracisme, à la justice pour le Tiers Monde, comme en témoignent leurs réactions durant les trois spectacles de Fontenay, Lyon et Bordeaux.

L'équipe d'animation à l'intérieur du train a voulu donner d'abord une image positive du monde : un monde exaltant, avec de multiples possibilités humaines et techniques. Nous avons employé dans le train des « moyens riches » comme la vidéo, par exemple. Nous avons senti des jeunes avides d'investir ce monde. C'est à partir de cet « a priori positif » qu'ils prennent conscience des injustices d'une société où tous n'ont pas les mêmes chances.

Cette soif de vivre, cette recherche des valeurs, cette quête de sens, nous la retrouvons au plan de la foi. Sur quelle partie d'une foi d'adolescent s'appuyer pour les aider à bâtir une foi d'adulte ? Dans le contexte actuel de la pastorale des jeunes où certains vont vers la facilité en tablant sur l'aspect affectif de la foi propre aux ados, nous avons voulu montrer que la foi est une aventure qui demande un effort. Une aventure qui se vit dans une société sécularisée qu'il ne s'agit pas de fuir. A l'atelier « Vocations », où sont passés 32 jeunes, dont une grosse majorité de filles, les questions essentielles ont été : « pouvez-vous m'aider à discerner le désir de Dieu sur moi ? Comment distinguer mes désirs et la volonté de Dieu ? Comment apprendre à prier dans un monde où Dieu semble absent, où je suis seule de ma classe à être chrétienne ? Comment témoigner de ma foi dans cette ambiance d'indifférence ? »

Près de 80 jeunes ont participé à l'atelier Bible. C'est dire la soif de connaître la Bible chez ces jeunes, qui l'abordent sans naïveté mais avec la certitude intérieure qu'il y a dans ces livres antiques quelque chose à trouver qui les concerne pour leur vie. Ils ne sont pas handicapés par des lectures anciennes de la Bible. Il en est de même pour l'Eglise : pour eux, l'Eglise ce n'est pas d'abord l'image de structures pesantes, c'est leur aumônerie, les rassemblements auxquels ils participent. En fait ces jeunes ont une vie ecclésiale balisée par des temps forts. Cela rejoint largement leur façon de vivre et ce que leur propose la société. Mais cela ne va pas sans difficultés : « C'est épuisant à la longue d'aller de temps fort en temps fort, cela n'aide pas à découvrir un fil conducteur à sa vie » (Nathalie).

" C'est pas si ringard d'être catho "

Dès l'envoi du départ, le mardi, nous avons voulu annoncer la couleur, tout en respectant ceux qui n'étaient pas croyants : « Ce projet un peu fou, c'est à cause d'un homme d'il y a 2000 ans qui n'a pas arrêté de voyager sur les routes de Palestine pour annoncer une bonne nouvelle de la fraternité universelle. Nous l'avons invité dans ce train. Peut-être bien, en fait, que c'est lui qui s'est invité ? Mais tu sais, sa présence est discrète, il n'est pas du genre à s'imposer. S'il y a une chose à laquelle il tient par dessus tout, c'est : ta liberté ».

Au retour, des jeunes ont écrit le chemin qu'ils avaient fait avec le Christ. Voici deux extraits de lettres qui résument bien leur expérience :

« C'est grâce au train que j'ai senti le sens profond que prenait le Christ pour moi. Avant, je ne me sentais pas très à l'aise avec lui. Il restait en quelque sorte un étranger. Mais la foi profonde des gens qui m'entouraient était « contagieuse ». J'ai pris le temps de réfléchir et j'ai compris l'importance que Dieu a pris dans ma vie » (Cendrine).

« Le rôle de Dieu, c'est en rentrant chez nous qu'on l'a mieux vu, quand on a fait le bilan » (des jeunes de Briare).

M.G.V... Mission Grande Vitesse

Pouvoir discuter très simplement avec un évêque, Jean Rémond, faire le voyage avec des prêtres, dont pas mal de jeunes, cela a représenté une expérience nouvelle pour beaucoup. De même à travers la rencontre de jeunes du P.A.M., ils ont vu des séminaristes au même look qu'eux. Mais ce sont sans conteste les 50 jeunes adultes responsables du train — l'équipe M.G.V. — qui ont été les premiers « sponsors » du train. Ce sont eux qui ont proposé aux jeunes voyageurs cette nouvelle façon de vivre l'Eglise et d'exprimer la foi. Ils s'étaient mobilisés sur un projet d'Eglise les appelant à une mission auprès des plus jeunes. Ils ont permis à la Mission de France et à l'Association de passer une vitesse supérieure en ce domaine.

Il y a aussi tout le « réseau » M.D.F. qui a fonctionné. Il faut souligner en particulier les équipes des lieux d'étapes qui ont eu à préparer l'accueil (gîte, couvert, présentation des régions, etc.) d'un nombre de jeunes qui allait en grossissant de semaine en semaine : Lyon et Bordeaux, mais aussi Pontigny, Saint-Etienne, Montluçon, le Limousin, Saucé-Vaussais...

Au service des Eglises locales

Dans les mois précédant Pâques 87, nous avons été amenés, par conviction de communion ecclésiale, à présenter le projet aux divers responsables diocésains, notamment les aumôneries, les mouvements et services. Nous ne les citerons pas tous, mais exemplairement l'arrêt de Coutras était motivé par la démarche du MRJC ; ou bien : le lien téléphonique en direct avec le Brésil, grâce à André Romary, rejoignait les efforts du Service Missionnaire des jeunes et la Coopération Missionnaire. Les Services Diocésains des Vocations, le MEJ, l'ACAT, Pax Christi, les Scouts de France, guides et compagnons, les pastorales diocésaines des jeunes, notamment les aumôneries d'enseignement public, ce sont exprimés chacun avec ses convictions et sa pédagogie. Nos aires ecclésiales se recoupent dans un monde indifférent à la question de Dieu.

Présents à l'accueil, aux étapes, lors des veillées, bien des efforts diocésains d'Eglises soucieuses de la Mission auprès des jeunes ont tenu à apporter leur contribution, non seulement pour faire connaître leurs propres objectifs mais parce qu'il y avait accord et connivence avec la raison d'être de la Mission de France.

Nous avons apprécié qu'à chaque étape l'évêque du lieu soit présent, montrant ainsi qu'il était le premier artisan de la Mission. A Bordeaux, le Père Maziers nous disait à la fin de la célébration eucharistique :

« J'ai eu la joie de vous accueillir. Il me revient, au terme de cette eucharistie, de vous inviter à reprendre la route, mais une autre route, celle que le Christ vient de nous faire découvrir.

Que soient d'abord remerciés tous les jeunes qui ont été les acteurs du jeu scénique qui a tenu notre regard en éveil et notre cœur en haleine au cours de la nuit. Ils nous ont mis en face de la tâche immense et difficile qui attend les jeunes de cette génération :

garder ou même retrouver, dans la révolution technique qui transforme le monde, le goût et la vérité des gestes humains : la joie de l'eau qui coule et désaltère, du silence que l'on écoute, de la fleur que l'on admire, du pain que l'on offre et partage

Le risque est grand dans cette civilisation technique, de considérer l'homme comme un objet que l'on fabrique, que l'on manipule, que l'on utilise et que l'on rejette après usage. Mais vous l'avez dit et crié : l'homme n'est pas un objet, il est une personne.

L'homme ne grandit que par l'amour qu'il reçoit et qu'il donne lorsqu'il est quelqu'un dans le cœur d'un autre et lorsque, dans son cœur, il y a place pour les autres.

Telle est la lumière que fait briller dans nos cœurs Celui que nous venons de reconnaître et d'accueillir ce matin sous le signe du pain offert et partagé, du vin versé.

Heureux êtes-vous de croire en Jésus-Christ !

Il nous délivre de la peur.

Je reprends avec joie votre chant comme l'acte de foi qui nous rassemble :

« Par Lui, nous avançons.

Avec Lui, nous marchons.

En Lui, nous espérons ».

Cette nuit, tout au long du jeu scénique, nous avons entendu ce refrain lançant : « L'homme voyage toujours au-delà de lui-même ». Mais s'il ne voit qu'au-delà de lui-même, il ne trouvera, à terme, que la mort. C'est en s'ouvrant à l'accueil de Dieu avec le Christ qu'il est délivré de la mort et introduit dans la vie.

Oui, heureux êtes-vous de croire en Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts !

Mais, me référant à votre prière, je vous invite à l'attention. Ecoutez-Le vous dire :

« J'ai besoin de tes mains.

J'ai besoin de tes yeux.

J'ai besoin de toi ».

Et s'il vous demande, dans le respect de votre liberté, de vous donner tout entier à Lui comme signe de son amour, dans la vie religieuse, la vie sacerdotale, j'ose vous dire que c'est une bonne part de l'héritage.

Avec Lui, soyez les ouvriers de la civilisation de l'amour et de l'avènement du Royaume ».

Les " Enfants du Rock " auraient dû en parler !

Dans ce numéro, sont publiés plusieurs articles de journaux. Signalons d'autres titres percutants : « le Cardinal et le chanteur kabyle » « droits de l'homme : l'archevêque en vedette américaine », « un voyage insolite », « l'avenir va bon train », « un super exode pascal »...

Si nous faisons le bilan de l'impact médiatique, les jeunes du Train ont tout de même eu leur petit succès dans les moyens de communication moderne. Plusieurs journalistes nous ont accompagnés durant tout le voyage. La presse régionale et nationale, les télé-régionales, le minitel 36.15 de RTL.

Le Service Médias avait élaboré avec le Service-Jeunes un solide dossier de presse largement diffusé, et les équipes régionales de jeunes ont pris soin de prendre contact avec les médias locaux, notamment les radios locales. Ainsi, en gare de Limoges, une salle d'attente était spécialement aménagée pour la conférence de presse d'Ellias Chacour.

Et si... " demain pouvait en cacher un autre " ?

Le dernier jour, alors que le Train Spécial à 150 km à l'heure remontait vers Paris, nous nous étions emparés de cette phrase : « Nos retours sont des départs », en côtoyant des témoins dont le point commun était : « Ils le disent, ils le font ».

Bien des questions se bousculent dans nos têtes d'adultes pour que le Train Spécial ne fasse pas de ces jeunes des anciens nostalgiques, mais pour qu'effectivement la suite soit à la mesure des espoirs soulevés, et que le Train reste un événement fondateur pour une future foi d'adulte. Ainsi se profilent à l'horizon les Rendez-vous de Pontigny cet été. Ils seront une suite du voyage, et par tous les moyens des jeunes chemineront à leur rythme vers ce haut-lieu de l'Histoire où des voyageurs tout au long des siècles ont fait halte.

Une lettre, un mois après le voyage, a été envoyée à tous les participants car nous n'en sommes arrivés qu'à un point de départ :

« Je l'ai perdu des yeux sur un quai. Il avait dans sa main un bout de papier coloré, un badge sur le vêtement. Je serais bien incapable de vous dire ce qu'il avait dans la tête, mais peut-être part-il encore un peu tous les jours. Ses déplacements, si petits soient-ils, sont-ils des voyages ? Ses rencontres, des aventures ? Son histoire n'est pas finie. Des rendez-vous l'attendent : au sein d'un groupe, d'un mouvement, d'une paroisse, au cœur d'une lutte. Retrouvera-t-il ses compagnons de voyage ? Peut-être, car il connaît le port où d'autres viendront s'amarrer au côté de ce « grand bateau blanc mouillé en pleine terre, chalutier de prière naviguant sur le temps ». La maison du port est ouverte, il y fait bon. Elle n'est pas loin d'une pancarte marquée Pontigny. Et puis les hasards ou les préméditations feront se rencontrer les navires en haute mer ».

Anne Soncarrieu - Jacques Purpan - Dominique Fontaine

L'avenir à grand train

Franc succès pour le Train de l'avenir, l'opération « jeunes » organisée par la Mission de France et soutenue par « La Vie ». Pendant trois jours, 650 quinze-vingt ans se sont promenés à travers la France priant, chantant, réfléchissant. Michel Cool les a accompagnés.

Voyager en train à l'heure des jets et des satellites ? Bonjour la banalité ! ironiseront peut-être certains. N'allez pas dire cela aux six cent cinquante jeunes voyageurs du train spécial de la Mission de France, qui se sont baladés pendant trois jours à travers la France. Vous risqueriez de prendre un bon coup de vieux en vous entendant répondre : « Métro, boulot, dodo, c'est pas notre créneau ».

Ils étaient tous sur le pont, le lundi de Pâques, au siège de la Mission de France, à Fontenay-sous-bois en banlieue parisienne. Presque un jour d'été : en haut le soleil et en bas des centaines de sacs à dos ... jusque devant la porte du Père Jean Rémond, évêque auxiliaire de la Mission de France : « **On a dû refuser des inscriptions, regrette ce dernier. On aurait pu remplir un deuxième train ...** »

D'où viennent-ils, tous ces jeunes de quinze-vingt ans ? D'un peu partout en France. Mais la palme revient au Poitou qui a délégué une centaine de joyeux représentants. Qui sont-ils ? Des lycéens, des étudiants, mais aussi des ouvriers, des chômeurs ... « **En gros, remarque Denis**

Chautard, prêtre de la Mission de France, ce sont des jeunes habitués à ce genre de rassemblement. Il y en a quand même un dixième, peut-être, qui sont déconnectés de l'Eglise. Mais ils ont tous un point commun : le sens de l'amitié spontanée ».

Gaëtan de Courrège en sait quelque chose. Lundi soir, après le pique-nique géant, li a eu bien du mal à conclure son tour de chant tant la fête battait son plein. « **Si je n'avais pas trouvé « le truc » de descendre de scène pour aller jouer au cracheur de feu dans la rue, explique-t-il, je me demande comment on les aurait fait décoller de leurs chaises** ».

Dès le départ, le lendemain matin, le train a pris, lui aussi, la température ambiante : quelque chose comme du 38 degrés à l'ombre ! Pardi, on se bouscule dans les couloirs. Tout voir, tout entendre ... Et dire que dans chaque wagon, il se passe quelque chose ! Ici, par exemple, c'est le studio-radio des Scouts de France qui diffuse de la musique et des débats, retransmis par vidéo dans les autres compartiments. Là, à la place du fourgon à bagages, une antenne insolite de l'Agence na-

tionale pour l'emploi (ANPE). Plus insolite encore : en queue de train, un wagon panoramique ouvert aux passagers en quête de silence et de prière. Entre les paysages qui défilent et un visage du Christ peint par Rouault, on peut méditer la Bible.

« La vie n'a pas encore épuisé toutes ses possibilités, dit un graffiti anonyme dans le train. Je crois bien que c'est ce qui me donne le courage de vivre chaque matin ». De Paris à Bordeaux via Lyon, messages et initiatives vont foisonner. Soit de communiquer : les jeunes demandent qu'un débat sur leur vie affective soit ouvert. Soit d'imagination : on chante sur un air de Bernard Lavilliers : **« De n'importe quel pays, de n'importe quelle couleur, Jésus-Christ est un cri qui vient de l'intérieur ».** Soit d'humour : on se barbouille le visage de couleurs pour faire carnaval.

« Je pleure de joie, j'ai envie de vivre et de partager. » Comme tous ses camarades du train, cette fille n'oubliera certainement pas l'étape de Pontigny (Yonne). Dans l'abbatiale cistercienne du XII^e siècle, **« ce bateau blanc mouillé en pleine terre »**, les jeunes ont fait un lien entre hier et aujourd'hui. D'abord, ils ont écouté et applaudi une lettre de saint Bernard de Clairvaux lue par Jean Debruyne : **« Que ton cœur ne se lasse pas de méditer la loi du Seigneur : aime et sois aimé ! »** Puis, ils ont envoyé des cartes postales aux quatre coins du monde, en signe de solidarité.

Autre temps fort à Lyon, le 21 avril au soir : la franche poignée de main entre le cardinal Decourtray, archevêque de Lyon

et prélat de la Mission de France, et le chanteur « beur » Karim Kacel. Ce dernier était encore « tout chose » de la visite surprise que lui avait faite, la veille, François Mitterrand à Bourges. Mais Karim était venu spécialement pour les jeunes de la Mission de France. Tout comme Albert Decourtray qui, après avoir évoqué ses prises de position en faveur des immigrants et des prisonniers, a lancé sous les ovations des neuf cents jeunes présents : **« A travers des musiques, des textes et des couleurs, je sens votre aspiration à une vraie liberté. C'est de l'amour de l'homme que vous voulez témoigner. Continuez à le faire dans le train, et après, dans le train de la vie ! ».**

On a pris un coup de jeune !

Le lendemain à Montluçon, autre coup de cœur : Elias Chacour venu spécialement de Galilée pour apporter **« la salutation de la jeunesse qui, là-bas, n'a pas le droit de se réunir. Vous êtes une jeunesse en marche. C'est à vous de nous rappeler que nous sommes nés enfants de Dieu. Aidez-nous à détruire les caricatures de l'Homme ! »** Elias Chacour montera dans le train jusqu'à Limoges, le temps de répondre aux questions des jeunes captivés par le témoignage passionné de **« ce grand bonhomme ! »**

« Etre jeune, dit Gaëtan de Courrège à Bordeaux lors de l'Eucharistie, le 22 au matin, terme de l'aventure du train, c'est passer sur l'autre rive. L'autre rive c'est l'inconnu, c'est l'autre côté de l'indiffé-

rence. Pour passer sur l'autre rive, il faut se décider ». Les 650 jeunes « nomades » sont « crevés », mais heureux : « On a vécu sur un rythme effréné, témoigne un groupe de Sauzé-Vaussais (Deux-Sèvres), pas une minute creuse, ça vaut le coup ! Maintenant, on part avec plein d'idées nouvelles, plein de nouveaux copains. C'est chouette, ça donne des forces ! »

La force de la jeunesse ! C'est aussi

La Vie n° 2174, 29-4-87 - Michel Cool.

P.S. : Pour garder en mémoire les tables rondes, les rencontres et les débats qui se sont déroulés dans le train, « La Vie », avec Radio-Fourvière et Radio-Scouts de France, a produit une cassette d'une heure. On peut se la procurer en écrivant au journal. Prix à l'unité : 65 F.

Demain peut en cacher un autre

Le chanteur Karim Kacel, le cardinal Decourtray, archevêque de Lyon mais aussi prélat de la Mission de France, applaudis par un public de jeunes, enthousiastes et ravis. Une rencontre-symbole de ce voyage en train. Cela se passait mercredi 22 avril à Lyon-Vaise, lors de la soirée consacrée aux droits de l'homme. Le spectacle avait commencé par une série de sketches préparés par des aumôneries de lycées de Lyon. Conçu comme un clip avec déferlement d'images et de sons, il dénonçait l'indifférence et le rejet de l'étranger. Une référence rapide à la mort de Malik à travers un « Plus jamais ça » brutal qui ponctue une scène. Suit une chanson de Lavi-

l'autre rive d'une Eglise en marche comme la Mission de France. « Il y a une connivence, un clin d'œil entre la Mission de France et les jeunes », remarquait un animateur du train. « On a pris un coup de jeune ! » s'étonnait un lycéen d'Orléans. Pari gagné : le courant est passé des deux côtés. Tout bonnement, la Mission de France est en train ... de réussir son option préférentielle pour les jeunes.

liers : « La musique est un cri qui vient de l'intérieur. »

Puis, après avoir évoqué Mgr Desmond Tutu et son combat pour la justice, le cardinal Decourtray parle rapidement de son soutien aux jeunes Arabes de Lyon lors de la grève de la faim de l'été dernier, et de ses rencontres avec les détenus de la prison Saint-Paul. « Au nom de ma conscience, je ne peux pas supporter qu'il y ait des gens exclus de la société à cause d'une race ou de certaines maladies. Ma conscience se confond avec mon amour pour le Christ, qui a plus que tout autre rapatrié les exclus. »

Le langage est clair et direct. Des applau-

dissements suivent. « Je sens à travers musiques, textes et couleurs une formidable aspiration et une vraie liberté. » Puis il conclut : « Continuez et espérez ». Certains auront trouvé son intervention « un peu courte ». La musique a déjà repris. Un foulard autour du cou, il se mêle au groupe d'aumôneries pour un dernier refrain. Karim Kacel arrive. Il est simple, chaleureux, très présent sur scène et visiblement heureux de chanter. « J'ai tout au fond de moi, de ma folie, un petit coin de paradis ». L'ambiance monte encore, cela donne une heure de spectacle détonnant Et le train repart jusqu'à Saint-Etienne au son des dernières notes du rappel et « déchire la nuit au passage », selon la belle expression de Jean Debruyne.

Une forte demande spirituelle

Arrivés le plus souvent avec un groupe d'aumônerie ou de paroisse, les sept cents jeunes de seize à vingt ans venaient d'horizons très divers ; de Sauzé-Vaussais dans les Deux-Sèvres à Bobigny dans la Seine-Saint-Denis, des groupes de compagnons aux jeunes de LEP. Cependant une motivation unique les rassemble : la soif de rencontres.

Thierry, seize ans, élève de seconde à Poitiers, l'exprime ainsi : « Je suis venu pour faire du nouveau et partager entre chrétiens. J'ai envie de rencontrer de nouvelles personnes pour approfondir mes idées et ma foi ». Il ne connaît pas la Mission de France mais, comme beaucoup

d'autres, il apprécie l'ambiance et l'ouverture sur le monde. « On ne fait pas que parler de la foi ; il y a des activités variées ; on peut discuter ».

Avec « le tour du jour en quatre-vingts mondes » et ses nombreux stands et forums axés sur la solidarité, le monde de la technique et de la communication, le ton de ces quatre jours a été donné dès le début du rassemblement, lundi après-midi.

On retrouvait, en effet, le même scénario dans le train spécialement aménagé pour accueillir des ateliers masques, écritures, jeux de rôles, droits de l'homme avec l'ACAT (Action des chrétiens pour l'abolition de la torture) et des forums très suivis, qui étaient retransmis par vidéo dans trois autres wagons.

En queue de train, un wagon panoramique accueillait un coin prières, et les ateliers Bible et vocations. Il a été fréquenté avec assiduité, preuve d'une demande spirituelle assez forte, qui a agréablement surpris les organisateurs. Seul problème de ce train, la difficulté pour se déplacer et le manque d'ateliers, compensé cependant par l'initiative et la créativité de bien des participants.

Le train s'est arrêté trois fois. A chaque parcours correspondait un thème. Au commencement, la passion d'un monde en création perpétuelle que l'homme essaie de maîtriser toujours plus. Un astro-physicien et une sage-femme ont entamé le débat sur ce point. Une création fragile où la dignité de l'homme est bafouée. Ce fut le premier jour !

Puis, l'exode, un regard nomade fait rencontrer des visages différents, comme celui d'Elias Chacour. Moment émouvant de ce voyage avec un arrêt d'une heure à Montluçon. Sur une place ensoleillée, le prêtre palestinien harangue la foule avec force, conviction et humour. « Vous êtes une jeunesse en marche ... Aidez-nous à détruire les caricatures de l'homme quelles qu'elles soient », lance-t-il au public, avant de conclure par une « Bonne route jusqu'au Royaume de Dieu ».

Le ton est énergique, et cela continuera une bonne partie de l'après-midi dans le train, lors d'un forum très écouté. « Je suis palestinien, arabe, chrétien, citoyen d'Israël. Ce n'est pas un plaisir de dire cela, je suis tiraillé entre quatre identités. C'est le jeu macabre des Juifs et des Palestiniens qui ne veulent pas se reconnaître enfants de Dieu ... Nous, nous voulons un dialogue d'égal à égal ».

Enfin, sur le chemin du retour, le groupe a pris le temps de célébrer l'eucharistie et d'échanger sur des actions concrètes pour bien signifier que « les retours sont des départs ».

Etonnant, ce projet de train, lancé en décembre 1985 dans l'euphorie, et pour certains le scepticisme, par le service jeunes de la Mission de France. Il a pris corps au fil des mois avec la recherche d'autres partenaires comme l'hebdomadaire *La Vie* et RTL. « Il a fallu énormément d'énergies pour assurer, remarque Denis Chautard, un des responsables du service jeunes, mais on s'aperçoit que l'audace et le risque, ça paie ». Il est particulièrement

heureux que les jeunes se soient si vite approprié le train.

Quant à l'organisation, elle était le plus souvent efficace. Il faut dire que le service jeunes n'en est pas à son coup d'essai. Créé il y a une dizaine d'années, il a déjà à son actif de nombreux rassemblements, notamment une marche vers Assise, un festival de comédies musicales, une école du spectacle sur une péniche.

De la musique avant toute chose

Une nouveauté avec ce train : le public visé était celui des jeunes de moins de vingt ans. Avec eux, la bonne longueur d'ondes au niveau du langage n'est pas facile à trouver. Ceci explique sans doute certaines hésitations ou maladresses dans la rédaction de tel ou tel texte ou message de présentation. Et puis, il faut « de la musique avant toute chose », et si possible rythmée. Gaëtan de Courrèges l'avait bien senti. Son spectacle de lundi soir était particulièrement électrique.

A noter enfin les différents arrêts comme autant de rencontres avec les Eglises locales. Par exemple l'arrêt de Pontigny dans l'Yonne, qui fut l'occasion de visiter l'abbatiale cistercienne du XII^e siècle, « ce bateau blanc, mouillé en pleine terre, ce cargo de la foi qu'est l'homme. »

Le succès du train pourrait bien tourner davantage la Mission de France vers ce monde des jeunes qui a soif de rencontres et de bonheur et qui cherche des lieux pour l'exprimer. Pour elle aussi, « demain peut en cacher un autre ».

T.C. du 27/4 au 3/5/87 — Bruno Ronfard

De l'autre côté de l'indifférence

***Un voyage pour « faire la fête »
et « bâtir demain » l'évangile à la main***

« A mon âge, on a beaucoup de décisions à prendre : partir trois jours comme cela, c'est une chance. J'ai rencontré des jeunes d'autres régions, j'ai pu réfléchir sur mon avenir, j'ai aussi eu l'occasion de prier ». Pour Florence, 17 ans, comme pour les 650 jeunes embarqués trois jours plus tôt à bord d'un train spécial affrété par la Mission de France, le pari est gagné. C'est vrai que l'aventure avait de quoi séduire. Un voyage insolite à travers la France, de Paris à Paris via Lyon, Montluçon, Limoges et Bordeaux. Un train pour « faire la fête » et « bâtir demain ». Le lundi de Pâques, les voyageurs, lycéens, étudiants, jeunes travailleurs, chômeurs, s'étaient rassemblés à Fontenay-sous-bois, en banlieue parisienne, au siège de la Mission de France.

« Il nous a paru important d'offrir un cadre original pour permettre à des jeunes de réfléchir au sens de leur vie à un âge où ils sont sur la case départ », explique le P. Rémond, évêque auxiliaire de la Mission de France, assis au milieu des jeunes dans un compartiment. « Ce train se veut à la fois le théâtre d'une immense fête et le lieu où l'on puisse découvrir que la foi, ce n'est pas démodé, et que l'Évangile est encore neuf. »

Alors que le convoi roule vers l'abbaye de Pontigny, première étape du voyage, en jouant des coudes, on arrive tant bien que mal à parcourir ce train qui bourdonne déjà comme une ruche. Dans un wagon spécial, les Scouts de France ont installé un studio de radio qui diffuse musique, infos et débats. Un astrophysicien et une sage-femme répondent aux questions des « auditeurs ». Dans les compartiments, des ateliers se mettent en place. Ici on fabrique des masques, là on se lance dans les jeux de rôles. Les voyageurs qui échappent à l'équipe de maquillage sont de plus en plus rares ! Le fourgon à bagages a été transformé en salle d'information par l'ANPE.

A l'autre extrémité, en queue du train, un wagon panoramique, dont les fenêtres plongent directement sur les voies et la nature environnante, accueille ceux qui veulent faire silence, prier ou travailler la Bible. « Je ne suis pas venu dans ce train par hasard, explique Jean-Marie, 18 ans. Je cherchais depuis un certain temps déjà un lieu pour parler de foi et de ses conséquences sur mon avenir. Bien sûr, je suis là pour faire la fête, mais aussi parce que j'ai besoin de creuser les questions qui me travaillent en ce moment. »

C'est déjà l'escale de Pontigny. Les 650 jeunes entrent dans l'austère abbatale fondée par les Pères de Cîteaux. L'archevêque de Sens et Auxerre, Mgr Ernoul, leur souhaite la bienvenue ; puis le P. Jean Debruyne lit une lettre de Bernard de Clairvaux, fondateur de l'ordre cistercien : **« Que ton cœur ne se lasse pas de méditer la loi du Seigneur : aime et sois aimé. »**

Les voyageurs sont invités à envoyer un signe d'amitié — des cartes postales — à ceux qui sont loin, seuls et parfois écrasés. Les lettres partent ainsi pour l'Afrique, l'Amérique latine et certaines banlieues françaises (1). **« C'est vraiment l'aventure ici, s'exclame Eric, vêtu d'un impressionnant blouson clouté. L'Eglise, ça ne me branche pas vraiment, mais là je suis bluffé. C'est pas si ringard d'être catho ! »**

Et puis le train repart. Prochaine étape : Chalon-sur-Saône. Une heure d'arrêt pour écouter Frère Emile de Taizé : **« Le voyage peut aussi être intérieur »**, lance-t-il en présentant l'expérience de sa communauté en France et dans les pays du tiers monde. Les jeunes regrettent avec émotion l'absence de Mgr Le Bourgeois, victime deux jours plus tôt d'un infarctus. Au programme de la soirée : Lyon, avec à l'affiche le

(1) Il faut souligner que ces cartes ont été expédiées par la poste, aux frais exclusifs de celle-ci. MM. Larose et Thelen, de la direction départementale des Postes, ont veillé, au côté de M. Lorient, receveur de Pontigny, au bon déroulement de cette opération.

chanteur Karim Kacel et, en vedette américaine, le cardinal Decourtray. Une rencontre qui incontestablement sera le temps fort du voyage.

Après un spectacle proposé par les lycéens de Lyon, Albert Decourtray, qui est aussi l'évêque de la Mission de France, monte sur scène, visiblement heureux de cette rencontre avec les jeunes. Ils l'interrogent. **« Je ne peux pas supporter que des hommes soient exclus à cause de leur couleur ou de leurs faiblesses. C'est pour moi le comble de la stupidité, répond-il. C'est pourquoi j'ai eu l'occasion de prendre la défense d'immigrés et de prisonniers. C'est ma conscience d'homme qui me dicte mes actes, mais c'est aussi ma foi en Jésus-Christ. Je sais que vous avez des craintes et des peurs, notamment pour votre avenir, mais ayez confiance. Appuyez-vous sur votre foi »**. Puis il lance : **« Il paraît qu'il y a des immigrés dans cette salle : c'est une chance ! »** La salle explose sous les applaudissements.

Les jeunes danseurs posent une écharpe blanche sur les épaules d'Albert Decourtray tandis que Karim Kacel vient le saluer. Une poignée de main hautement symbolique ! **« Je ne suis pas chanteur, alors je vous laisse avec lui »**, lance encore le cardinal Decourtray.

Et Karim Kacel chante : **Banlieue**, le titre qui l'a rendu célèbre. **« Pour la première fois dans une église »**, dira-t-il après son spectacle.

Une courte nuit et, à nouveau, le train s'ébranle, de plus en plus décoré et ba-

riolé, sous le regard indulgent des responsables SNCF. A Montluçon, Elias Chacour, prêtre palestinien, vient apporter « la salutation de la jeunesse qui là-bas n'a pas le droit de se réunir. Je suis palestinien, dit-il, mais je n'ai pas de bombes. Il faut nous battre pour instaurer la paix, car nous sommes tous — arabes, juifs ou français — enfants de Dieu ».

C'est Mgr Maziers qui vient accueillir le train en gare de Bordeaux. « Merci d'être venus nous réveiller, dit-il aux voyageurs. Merci de nous donner le goût du risque et de l'aventure. » Les 650 jeunes « nomades » se dirigent dans la nuit vers une salle où les attend une équipe de jeunes Bordelais pour un gigantesque jeu scénique.

Le lendemain matin, le voyage reprend par une célébration eucharistique autour de l'archevêque de Bordeaux. Gaëtan de Courrèges prononce l'homélie : « Etre jeune, c'est passer sur l'autre rive. L'autre rive c'est l'inconnu, c'est l'autre côté de l'indifférence. Pour passer sur l'autre rive, il faut se décider ». Puis Mgr Maziers conclut : « Le Christ dit : j'ai besoin de toi, j'ai besoin de tes mains, de tes yeux. Soyez, chers jeunes, les ouvriers de la civilisation de l'amour et du royaume de Dieu. » Thème de la dernière journée avant de rentrer à Paris : que vos retours soient un nouveau départ. Tout un programme ...

La Croix 25-4-87 — Bertrand Révillon

700 jeunes peuvent en cacher d'autres

...mercredi, escale à Bordeaux...

Chômage, racisme, tiers monde, droits de l'homme : il n'y a pas eu trop de trois jours de voyage pour débattre de tous les défis qui préoccupent les jeunes. Les sept cents garçons et filles qui avaient embarqué mardi matin, dans la banlieue parisienne, à l'initiative de la Mission de France, dans un train spécial pour ce pèlerinage ont rencontré, au fil de leurs étapes, des témoins de toutes les aventures hu-

maines. Lors de leur escale à Bordeaux, hier soir, ils ont été accueillis par Mgr Maziers qui a fait un bout de route avec eux, accompagné de jeunes Bordelais. Leur message est d'espoir : demain peut en cacher un autre.

Même si le train « spécial jeunes » avait plus d'une heure de retard hier soir, une cinquantaine de jeunes Bordelais, accompagnés par Mgr Maziers, archevêque de Bordeaux, sont venus à la gare Saint-Jean

pour l'accueillir et faire un petit bout de voyage ensemble, jusqu'à la gare Saint-Louis.

Les maquillages faits l'après-midi commençaient à couler lorsque le train est entré en gare. Mais la joie a vite fait oublier l'attente. Sitôt le train arrêté, les jeunes ont investi les wagons afin de faire plus vite connaissance avec ces 700 voyageurs partis mardi matin du Val de Fontenay, en région parisienne.

Dans les compartiments, les visages avaient l'air plus fatigués, mais le plaisir de faire connaissance avec des Bordelais réveillait les sourires. Aussitôt, les conversations ont commencé, chacun content de raconter le concert de Karim Kacel, mardi soir à Lyon, en présence de Mgr Decourtray, archevêque de Lyon ; Jean-Marie, de Limoges, décrivait avec passion la nuit passée à Saint-Etienne, dans un immense gymnase. Mgr Maziers, en visitant le train, semblait heureux de se retrouver au milieu de tous ces jeunes. Les gens du ballon rond penchés à la fenêtre admiraient et

n'oubliaient pas d'écouter la retransmission de Leipzig-Bordeaux. Beaucoup s'étaient assoupis dans les compartiments. Les haut-parleurs qui, durant les deux jours de l'aventure avaient diffusé des tables rondes animées par Martin, un étudiant en journalisme à Bordeaux, s'étaient mis à la musique.

Arrivés en gare Saint-Louis, tous les voyageurs sont descendus, un peu anxieux : pas commode de retrouver les bagages entassés les uns sur les autres. Les jeunes semblaient un peu perdus, ne sachant pas trop où on allait les emmener. Mgr Maziers prit la tête du cortège pour aller à la galerie Tatry toute proche où un gigantesque pique-nique les attendait. Après s'être restaurés, les 700 jeunes sont allés faire la fête à la salle du Grand-Parc. Là, ils ont pu applaudir la Cité des Palmiers, un spectacle conçu à leur intention par leurs hôtes bordelais.

Sud-Ouest 23-4-87

Un super exode pascal

Du 20 au 23 avril, 700 jeunes de 15-20 ans ont vécu une expérience inoubliable : ils ont parcouru la France en train spécial, organisé par le service jeunes de la Mission de France. Ils ont appris à communiquer entre eux et avec de multiples groupes de jeunes venus les rencontrer aux arrêts. avec de multiples groupes de jeunes venus les rencontrer aux arrêts. Parmi eux, une dizaine de Savoyards. Quelques-uns nous font partager leur aventure pascale.

Assis par terre devant l'aumônerie du Laurier, au 407 fg Montmélian (Chambéry), Philippe, Elisabeth, Catherine, Laurence, Claudine et Jérôme parlent. Ils ont la tête pleine des quatre jours passés en nomades modernes à parcourir le pays et à rencontrer des milliers de jeunes. Claudine feuillette le « Carnet du nomade », aux 100 pages multicolores, vademecum, guide, pièces d'identité et ticket repas. Catherine arrange le badge plastifié épinglé sur son pull.

Pour les 694 voyageurs, il tenait lieu de billet de chemin de fer et d'entrée aux rencontres et veillées qui jalonnaient le périple. Laurence, carnet ouvert sur les genoux, fredonne « la chanson du train », composée spécialement par une étudiante de musique de Grenoble, Anne Moulin. Ce chant a créé l'unité de l'ensemble disparate venu de tous les horizons. « Je pars jouer mes différences et lâcher mes habitudes. Je pars, nouvelle naissance pour quitter ma lassitude. Regard de ton visage qui danse pour ouvrir ma solitude. Au cœur le feu qui déchire la nuit. Je pars... » (1)

Elisabeth déclare : « on ne s'était jamais vus. Mais, dès l'arrivée le lundi après-midi à Val-de-Fontenay (près de Paris), on nous a accueillis, remis le badge, le carnet, un sac de voyage. C'était super organisé. On s'est intégrés tout de suite. Des associations et des forums nous invitaient à un tour du monde, à sortir de nous pour nous

(1) Voir sur la couverture en fin de numéro.

mettre à l'écoute et nous laisser dépayser : la paix, la solidarité en France ou internationale, Amnesty, l'ACAT, ATD Tiers Monde ... A la veillée, salle Jacques Brel, Electric Force, groupe rock de Fontenay, a créé l'ambiance. On a appris la chanson du train ».

Philippe : « C'est surtout Gaëtan de Courrèges et ses musiciens qui nous a fait vibrer. Tout le voyage, il a su faire le lien ».

Catherine : « Dans le train, on était trop nombreux pour être assis en même temps, mais ça devait être un truc pour obliger à circuler, à rencontrer les autres ! Un train spécial avec quatre wagons-forum, écran vidéo, sonorisation partout permettant de suivre les débats dans tout le convoi ».

Elisabeth : « J'ai trouvé super le wagon panoramique : on voit autrement le paysage, l'entrée dans un tunnel ... »

Claudine : « J'ai aimé le coin de silence et prière aménagé dans un wagon. La Bible avec trois textes-clés aidait à réfléchir sur la création, l'exode et les pèlerins d'Emmaüs ».

Jérôme : « Avez-vous pris le thé à la menthe dans le compartiment transformé en tente de nomade, avec remise de message d'espérance ? »

Laurence : « Les ateliers étaient nombreux. Je suis allée à celui de maquillage. Être maquillé attire l'attention, facilite l'échange en amusant, aide à rencontrer les autres ».

Jérôme : « L'atelier de masques incitait aussi à découvrir l'autre caché sous un visage d'emprunt. Le masque rend audacieux le timide ».

Catherine : « J'ai trouvé sympa le cahier où chacun pouvait s'exprimer. De même les lettres que l'ACAT proposait d'écrire à des prisonniers en Afrique du sud ».

Survient Catherine qui a rejoint le train à l'étape de Lyon le mardi soir. Elle était avec le groupe d'accueil des jeunes de la région. Des pancartes symbolisaient les différents quartiers de Lyon, Les Minguettes ... Elle a été déçue à la veillée dans l'église de Vaise : la liaison prévue avec Mgr Desmond Tutu, évêque du Cap, n'a pu être réalisée, peut-être pour raison de censure ! Le cardinal Decourtray a répondu en direct aux questions des jeunes avant l'intervention de Karim Kacel et de ses musiciens. Catherine commente : « Il m'a paru très proche de nous, partie prenante de notre aventure. Il a fini en chantant « Au clair de la lune », insistant sur les paroles « Pour l'amour de Dieu », ce qui m'a frappé de la part d'un musulman ».

Philippe : « Le mercredi, à Montluçon, le père Elias Chacour a apporté un témoignage percutant : « Palestinien, arabe, chrétien, et citoyen d'Israël, j'ai quatre identités. Je demande le dialogue et la justice. Mon peuple est pris en otage depuis 40 ans. Il faut regarder, au-delà de toute considération confessionnelle, l'homme. Aidez-nous à détruire les caricatures de l'homme ».

Claudine : « Le soir, à Bordeaux, nous nous croyions en plein désert. Sur trois écrans géants défilaient des vues du désert et de ses habitants. Près d'un puits reconstruit, des nomades accueillaient des voyageurs, leur offrant une eau précieuse.

Mais les blancs arrivaient et construisaient une ville. Sous le choc, les nomades s'affrontaient, perdaient leur identité pour finir par se réconcilier. Une mélodie nostalgique s'est inscrite en moi : « L'homme voyage toujours au-devant de lui-même ».

Elisabeth : « Mercredi matin, au cours de la célébration, Mgr Maziers, évêque de Bordeaux, nous a livré le message final : « Les retours sont des départs ». C'est vrai que je ne reviens pas comme avant. Quelque chose a changé en moi. Ce voyage a été un exode, un passage, une « Pâque ».

Laurence : « Nous avons formé une communauté et fait du chemin ensemble. Pendant quatre jours, nous avons collaboré à peindre une fresque de 10 m de long sur 1,5 m de haut. Au centre, le Christ ; autour, des mains tendues vers lui, puis des yeux, des visages multiples, un arc-en-ciel. Une œuvre commune significative. Nous l'avons partagée avant de nous séparer. Chacun en a reçu un morceau ».

Jérôme : « Décidés à aller à la rencontre des autres, nous allons parler de notre expérience, passer la cassette du train des jeunes à nos copains. Les jeunes de Savoie étaient peu nombreux. A nous de les mettre en route et de chanter avec eux : « Je pars, nouvelle naissance ... »

Propos recueillis par J. Raymond

Vie Nouvelle (Chambéry) 30-4-87

Interview de Jean Rémond

**Un voyage insolite dit-on à plusieurs reprises dans la presse.
Quel était l'objectif de ce voyage ?**

L'objectif de ce voyage n'est pas autre que celui du Service-Jeunes. Dans notre esprit il s'agit effectivement de se mettre à l'écoute des jeunes, tels qu'ils sont, avec leurs questions, leurs recherches, leurs goûts, leurs passions, leurs espoirs. De tous ces aspects de leur vie, les jeunes aiment bien parler entre eux. S'ils refusent des directives sur ces points essentiels, ils prennent le temps dans leurs rencontres en groupes ou en bande de mettre en commun leurs expériences. Dans la mesure où ils trouvent sur leur chemin des adultes accueillants qui les prennent au sérieux, ils engagent même un dialogue fructueux. Voilà en quelques mots, cet aspect de gratuité de la démarche du Service-Jeunes. En contre-partie, nous adultes, à l'école des jeunes, nous apprenons à redécouvrir la vie avec des yeux tout neufs, à mettre nos pendules à l'heure. Quelques phrases écrites par un adulte dans le grand livre de bord qui se trouvait dans le wagon panoramique montrent que cette expédition a rempli son rôle :

« Je viens de rencontrer des jeunes bien différents de moi. Ils mesurent le temps bien plus par la valeur d'instants privilégiés que sur leur montre. Ils m'obligent à refaire l'examen de mes valeurs fondamentales. Nous avons, de brefs instants, travaillé ensemble, cela seul compte et pas le résultat. Travailler ensemble c'est le seul moyen de se reconnaître en vérité. Et cette connaissance-là, c'est une belle Lumière ».

Un second aspect est à noter. Il est un peu en dialectique avec le précédent. A l'intérieur de ces contacts gratuits où chacun est reconnu avec ses richesses, son originalité, il y a place au témoignage. Il est possible, et cela vient tout naturellement, de dire l'essentiel de notre foi, les points forts de nos convictions, les axes de nos options, les raisons de vivre. A travers ces différentes facettes, on est amené à constater ensemble et découvrir que l'Évangile n'est pas périmé, qu'il contient une puissance explosive et révolutionnaire. Il peut faire craquer la carapace de nos égoïsmes, les murs de nos prisons. Il peut également faire apparaître la vie sous un angle nouveau, sous une lueur insoupçonnée. A cause de cette dynamique de l'Évangile, suivre Jésus Christ, travailler à bâtir son Église peut valoir le coup. Ce choix ne nous évade pas du monde — bien au contraire. En même temps que avec les jeunes, nous construisons l'avenir du monde, nous ouvrons un espace au devenir de la Foi. Là nous rejoignons une des sensibilités de la Mission de France, sensibilité partagée par bien d'autres prêtres ou chrétiens aujourd'hui.

Dans la question posée, il était demandé quelques précisions sur la forme de cette initiative, à savoir le voyage. La vie est un voyage. Autrefois au début de la Mission, à Lisieux nous disions : La vie est un hall de gare. On ne peut s'y installer. Avec pour tout bagage l'enthousiasme, nous partons ailleurs, à la découverte des autres, de l'Autre. A 16-20 ans, malgré les incertitudes, c'est le temps où on organise ses projets, ses rêves, on constitue sa caisse à outils, on se forge les balises, les points de repère pour la traversée périlleuse de la vie. Le voyage en train s'inscrit dans la tradition des initiatives du Service-Jeunes. Il y eut la traversée de la Vanoise, la marche vers Assise, la batellerie de l'école du spectacle sur une péniche. Le déplacement géographique invite à d'autres changements plus intérieurs.

**« Demain peut en cacher un autre ». Un slogan, un message
Qu'est-ce que cela veut dire pour toi ?**

Cette phrase, étant une formule concise et frappante, peut être interprétée de différentes façons, entendue sous plusieurs registres.

Pour moi, rien dans la vie n'est totalement joué, rien n'est définitivement découvert, rien n'est impérativement arrêté. Le monde de demain peut être regardé à travers des lunettes noires. Demain est sans issue, bouché comme un ciel orageux. Ou aurait de multiples raisons de percevoir l'avenir sous cet angle. Après l'orage il y a toujours un coin de ciel bleu. Même dans notre société qui engendre la peur, il y a des chances cachées telles que le désir de paix, la joie de la fraternité, la recherche du bonheur, de l'épanouissement. S'il y a un autre demain au niveau du collectif de l'humanité, cela est aussi particulièrement sensible dans nos existences personnelles. On ne sait jamais ce qu'on va croiser sur notre chemin. Il existe des rencontres exceptionnelles capables de modifier le cours d'une vie : c'est un être aimé avec qui on envisage un projet de mariage et une vie de famille — c'est la découverte de situations telles que la pauvreté, la maladie, une autre culture. Toute notre vie est habitée par les autres que l'on ne connaît pas par avance. Il faut être ouvert à l'événement, à l'imprévu, à l'inconnu, à l'aventure.

Demain peut en cacher un Autre avec un grand A. Les découvertes d'un ailleurs peuvent provoquer une meilleure connaissance de Jésus Christ, inviter à suivre un autre itinéraire, proposer de nouveaux choix. Plutôt que de faire l'exégèse de ce slogan, il me semble préférable de rester attentifs aux conséquences immédiates et lointaines de ce voyage qui a marqué. Certain disait : « On en reparlera encore dans dix ans ». Sans attendre les suites de cette entreprise qui a mobilisé de nombreuses personnes, on peut feuilleter encore le carnet de route.

« Ne sommes-nous pas des voyageurs à la recherche de quelqu'un, à la recherche de nous-mêmes, à la recherche de la vie ».

« La vie n'a pas encore épuisé toutes ses possibilités. Je crois que c'est ce qui me donne le courage de me lever tous les jours pour vivre l'impossible ».

**Un journaliste termine son article par cette phrase : « La Mission de France est en train... de réussir son option préférentielle pour les jeunes ».
Comment reçois-tu cette affirmation ?**

Que veut dire cette expression ? Si elle laissait supposer que la Mission de France, aujourd'hui, renonce à ses choix de longue date, elle serait parfaitement erronée. Nous conser-

vons avec vigueur et tenacité les propositions qu nous avons affirmées à l'Assemblée de 1980. Je me permets de les rappeler :

« De notre expérience trois repères doivent guider nos choix

- la fraternité avec les plus pauvres,
- la rencontre de l'autre dans sa différence, c'est à dire la rencontre d'autres civilisations, d'autres religions, d'autres univers de pensée dans lesquelles les hommes se construisent et tracent leur aventure spirituelle,
- et enfin l'attention aux provocations de notre temps c'est à dire aux événements et aux lieux qui engagent probablement plus que d'autres l'avenir des hommes à un moment donné.

C'est à partir de ces repères que nous avons réaffirmé comme terrains prioritaires pour la Mission : la classe ouvrière, le Tiers Monde, les petits du monde rural. En désignant ces priorités nous n'entendons pas nous limiter à ces terrains comme s'il fallait leur reconnaître une quelconque exclusivité de l'avenir » (1).

Dans sa lettre de Mission (Lourdes 8 novembre 1980) l'Assemblée plénière de l'épiscopat, sur l'insistance de certains évêques, notamment de Mgr Marius Maziers, retient ces critères et ajoute cette phrase :

« *Il est souhaité que, dans ces priorités, la Mission de France prête une attention particulière aux jeunes* » (1).

Depuis plusieurs années nous avons déjà investi dans ce sens, ce qui nous a conduit à constituer le « Service-Jeunes » auquel nous attachons une grande importance. Cet effort s'est répercuté dans différentes équipes de la Mission et de l'Association. Ainsi plusieurs d'entre elles ont, soit collaboré à l'organisation de ce voyage, soit accompagné des jeunes de leur secteur. Cette initiative du train a exigé une longue et minutieuse préparation. De nombreux témoignages provenant de jeunes, d'évêques, sont adressés à Jacques Purpan pour l'énorme travail qu'il a fourni, et j'en profite pour le remercier personnellement.

Je prends cependant au sérieux la conclusion de Michel Cool, journaliste de La Vie, qui a participé au voyage. Les jeunes sont le monde de demain. Ils construisent l'Avenir. Ils sont la plaque sensible des mutations profondes qui bousculent notre vieux monde. Ils sont les artisans d'une nouvelle culture. Depuis toujours nous sommes attentifs aux questions que les hommes et le monde posent à la foi de l'Eglise. Ecouter les cris, les désirs, les requêtes des jeunes d'aujourd'hui est dans le droit fil de ce que nous avons vécu en France

(1) Voir Lettre aux Communautés n° 85.

et au-delà de l'hexagone. Le regard optimiste, presque amoureux, que nous portons sur le monde trouve un écho dans le dynamisme des jeunes. Des notes écrites par certains dans ce lieu de prière du wagon panoramique sont significatives :

« Envoie ton Esprit afin de toujours regarder vers l'avant. Pardon pour tous nos coups d'œil furtifs vers l'arrière, le passé. Tu es notre avenir ».

« Merci à Toi

*Merci à chacun d'avoir « parié » le train
d'avoir fait de ce train,
celui de l'Avenir*

*qui passe à la gare de l'Aujourd'hui,
qui entraîne vers des lendemains
toujours plus lointains.*

*Train qui ouvre les voies de l'avenir,
qui veut offrir des possibles inattendus,
qui nous invite à porter un regard neuf
sur moi,*

*sur l'autre,
sur le tout-Autre qui est en moi,
sur moi qui vis aussi en l'Autre.*

*Train qui me dit
que vivre Demain,
c'est partir dès aujourd'hui à Ta rencontre ».*

Personnellement, j'ai vécu ce voyage sans avoir de responsabilité particulière, en étant tout simplement un passager parmi d'autres. Sans le chercher, je me suis lié à un groupe qui m'a adopté. J'étais des leurs ; ils me gardaient une place, en mon absence. Bien sûr, j'en ai rencontré d'autres. Mais je n'ai pas voulu systématiquement faire la visite de tous les compartiments. Avec ces jeunes, j'ai beaucoup appris de leur vie. J'ai touché du doigt combien ils sont riches de moyens d'expressions : la peinture, la danse, la musique, le spectacle... alors que nous, adultes, nous sommes terriblement limités aux seuls discours. J'ai également été très heureux de rencontrer à chaque étape quelques frères évêques. Il faut vivre maintenant dans le quotidien ce que nous avons reçu pendant ce périple.

Propos recueillis par Albert Grimaux

Naissance d'un projet

DIX ANS, ÇA NE SUFFIT PLUS... 1976 : premières initiatives de la Mission de France pour relancer l'appel au ministère presbytéral.

Depuis cette date, le Service-Jeunes s'est organisé en régions. Il a pu ainsi proposer un Festival des Comédies Musicales, une Fête de la Mission, une Ecole du Spectacle, et, tout en continuant des rassemblements pendant l'année, il se donne rendez-vous chaque été à Pontigny. Le journal Vin Nouveau permet l'échange, et l'Equipe centrale a voulu une équipe nationale dont un de ses membres fait partie de l'Association. Le 60, rue de Rome en devient le siège.

Dix ans après, le Service-Jeunes, ayant multiplié les aventures, s'adresse particulièrement pour la première fois à des jeunes de 16 à 20 ans. Cette nouvelle génération a manifesté en décembre 86 qu'elle était originale. Il faudra compter avec elle.

Entre ces dates, une lettre de Mission, écrite par la Conférence Episcopale réunie à Lourdes le 8 novembre 1980 donnait des orientations à la Mission de France. Une d'entre elles précise : « Il est souhaité que, dans ces priorités, la Mission de France prête une attention particulière aux jeunes ».

C'est à Pontigny, le lieu du Service-Jeunes créé en 1982, qu'a été émise l'idée d'un Train Spécial des Jeunes, lors d'une session de formation.

« Voyage... voyage... » — Ce titre de chanson a été le tube du début de l'année chez les adolescents, et il est pour nous un clin d'œil à une phrase du Congrès Missionnaire de Lisieux en 84 où nous représentions la Mission de France : « Le Témoin de l'Evangile est un voyageur dont la vocation est la rencontre... ».

Plusieurs points d'attention ont été à l'origine de ce projet et, sans les expliciter tous, nous tenons là des pistes pastorales où la Mission de France, dans le contexte ecclésial, a une note propre. En voici quelques axes.

UN APPEL A LA MISSION DE L'EGLISE. — C'est un des objectifs premiers du Service-Jeunes. Quelles que soient nos incantations interpellant les autres églises, il est de notre propre ressort et responsabilité de dire à des jeunes que l'Evangile a à être annoncé au monde. Pour cette Mission, le Christ appelle toujours des hommes et des femmes au service de la Bonne Nouvelle. Cette conviction originale est la raison d'être du Service-Jeunes. La présence de jeunes du PAM montrait que le ministère presbytéral est un engagement à proposer à la jeune génération. L'accompagnement et l'animation assurés par

de jeunes adultes, de jeunes couples étaient le signe que les responsabilités pouvaient prendre de multiples formes.

L'APPEL ORIGINAL DE LA MISSION DE FRANCE. — Dans la Pastorale des Jeunes en France, nous avons, de par notre histoire et la diversité de nos implantations, un acquis toujours à reformuler bien sûr : celui d'une expression de la foi tenant compte de tout l'homme.

Risquer sa vie pour l'Évangile amène à des choix radicaux, et s'il n'est pas dans nos mœurs de statufier les nôtres, nous avons nos témoins et nos prophètes du quotidien. Quand des jeunes rencontrent des prêtres de la Mission de France, des jeunes en formation, des laïcs en lien avec elle, ils savent le goût et les couleurs de leur manière d'être en Église et dans la société.

LA POTE-GENERATION. — Sans conteste, les événements scolaires et universitaires de décembre ont montré qu'une génération nouvelle se mettait hors des rails et qu'il fallait compter avec son désir de liberté, ses sentiments, ses coups de cœur, son indépendance et son autonomie par rapport aux générations précédentes.

Se posait alors pour nous la question : allions-nous par la symbolique choisie contribuer modestement à ré-écrire l'itinéraire, le nécessaire voyage de la foi d'un jeune dans le monde d'aujourd'hui, passant de l'Exode à sa Résurrection ? De Paris à Lyon, en allant vers Bordeaux, est-ce qu'allait jaillir la révélation du chemin d'Emmaüs ? Allions-nous vraiment avec eux partir vers l'autre rive en exprimant qu'un compartiment, c'est une tente de nomade ?

Pouvions-nous tenter de réconcilier la quête du Dieu vivant avec les questions originales des jeunes de cette génération proche d'un autre millénaire ?

Il faut être un peu « mégalo » pour mettre tant de questions ouvertes dans le Train de la vie ! Le principal était de partir et de donner le goût d'être « un partant ».

LES SIXTIÈMES. — De par l'histoire et les choix du Service-Jeunes, de jeunes compagnons et compagnes se sont liés aux responsabilités de la Mission. Ces jeunes adultes, nés autour des années soixante, tiennent à une conviction que nous pourrions résumer ainsi : « Ce qui nous a accrochés nous-mêmes doit pouvoir intéresser de plus jeunes. Au delà du ras-le-bol des vieilles analyses et des modèles usés auxquels nous n'accrochons plus, comment traduisons-nous à de plus jeunes que ce monde moderne nous plaît et qu'il plaît à Dieu ? ».

Dès lors, dans un tel climat, l'équipe nationale du Service-Jeunes pouvait prendre la responsabilité avec d'autres de se lancer dans l'aventure d'un voyage...

Jacques Purpan.

Des jeunes s'arrêtent pour prier

*De véritables chercheurs de prière,
ces jeunes d'horizons si divers
réunis pour une session d'été
autour de la Mission de France*

Avec sa moquette et ses coussins multicolores, sa belle pierre apparente percée de minuscules vitraux, ses poutres au plafond, et la lampe rouge qui éclaire la pénombre de reflets fauves, la petite salle rectangulaire qui sert de chapelle à la maison de la Mission de France, offre un cadre particulièrement favorable à la prière, en cette fin d'après-midi.

Ils sont là une vingtaine, garçons et filles de 20 à 25 ans et animateurs de cette session d'été consacrée à la prière. Les chants alternent avec les lectures et les temps de silence. La journée a été consacrée au thème de la paix et on lit un texte fameux de Martin Luther King, puis, en Saint Matthieu, le Sermon sur la montagne. Tandis qu'une musique s'élève, chacun est invité à écrire sur un livre immense, étalé par terre, la louange l'intercession ou le cri qui montent de son cœur... Suit alors une longue litanie où sont évoqués les visages des multiples frères aux quatre coins du monde, de l'Amérique latine à l'Afghanistan, de l'Afrique du Sud à la Tanzanie...

*Et la célébration se termine par la prière attribuée à François d'Assise :
« ...Là où se trouve la discorde, que nous bâtissons la paix ».*

Nous sommes à Pontigny, un petit village de l'Yonne, non loin de l'admirable abbaye cistercienne, sans clochers, qui ressemble à un immense navire blanc, comme l'a chanté Jean Debruyne... (Voir n° 75).

Vincent a des allures d'ange de cathédrale avec sa chevelure frisée, son beau visage ouvert et sa chemise échancrée en « toile d'ortie » qu'il a tissée lui-même. 20 ans, étudiant l'agriculture à Toulouse, il est monté en stop jusqu'à Pontigny sur la seule foi d'un prospectus plutôt succinct proposé par un copain. « Pourquoi, dit-il, ne pas tenter l'aventure ? J'avais besoin de me refaire des amis, d'avoir un endroit pour discuter, de retrouver une attache : on ne peut pas vivre comme une feuille sur l'eau... ».

Issu d'une famille chrétienne, il a « laissé tomber la religion » et a connu trois années difficiles : fugue, drogue, etc. La session lui plaît : « Les temps de silence, la gentillesse des gens, la qualité des témoignages, tout ça n'est pas du bluff ». Il est disponible pour une redécouverte de la foi : « J'attends un déclic, un appel... ».

On sent que chacun s'intéresse à l'autre

Marie-Agnès, elle, est venue en voisine. Cette employée de 22 ans, sérieuse sous ses lunettes, a connu la Mission de France à travers les festivals organisés par le « Service-Jeunes », et elle fait partie d'un groupe de jeunes de la région, qui vient souvent réfléchir à Pontigny. Elle a suivi l'an dernier une session « Expression » mais, dit-elle, « je cherchais quelque chose de plus profond, de plus spirituel. Je voulais faire une pause en ce début de vacances, et remettre les pendules à l'heure ». Marie-Agnès apprécie les témoignages qu'elle a entendus et qu'elle médite durant les temps de silence. « Ça n'est pas facile, avoue-t-elle, d'« entrer » dans la prière personnelle. Mais ici, la qualité des relations aide beaucoup. On se dit tout de suite des choses importantes et on sent que chacun s'intéresse à l'autre ».

Michèle a vingt-trois ans et un joli minois fin et souriant sous ses cheveux blonds. Professeuse de mathématiques dans un collège catholique du Maine-et-Loire, et animatrice d'un groupe de catéchisme en sixième, elle a été éblouie par la rencontre « Pâques à l'aube » qu'elle a vécue aux Sablons avec la Mission. « C'était la première fois que je vivais Pâques au sein d'un groupe d'amis. C'était extraordinaire ». Membre d'un petit groupe de réflexion créé dans le sillage de cette rencontre, elle est venue à Pontigny, elle aussi, pour se « forcer à s'arrêter ». « Ce n'est pas évident, dit-elle, de prier durant l'année scolaire. J'ai beaucoup de mal à prier personnellement et je viens ici pour apprendre au cours d'un « temps fort ».

Je cherche un peu des recettes ! Comment « reprendre » dans la prière tout ce que l'on vit ? Si mes gosses de sixième m'avaient interrogée sur ma prière, j'aurais eu bien du mal à leur répondre ! ».

A vingt-six ans, Bernard, un solide permanent de la fédération départementale des syndicats d'exploitants agricoles dans son département de l'Isère, est un « vieux » compagnon de la Mission de France — sept ans ! — et il participe depuis plusieurs années à un groupe qui lui est rattaché, à Grenoble. « Entre la Mission et moi, dit-il, c'est une histoire d'amour. Sans elle, je ne serais peut-être plus dans l'Eglise ! ». Bernard vient d'affronter une de ces terribles épreuves qui, parfois, vous font douter de l'amour de Dieu. Huit mois après son mariage, il a perdu sa jeune femme, emportée par une leucémie. « J'en ai pris plein la figure dans ma foi », avoue-t-il. Et pourtant l'amitié fraternelle de ses amis de la Mission, la façon dont sa femme a vécu dans la foi ses derniers instants, la messe d'enterrement où il a senti une véritable présence d'Eglise, tout cela l'a marqué profondément. « J'ai senti que Dieu m'accompagnait dans mon épreuve ».

Autour d'un vieux militant

Cependant, Bernard se sent encore « paumé ». « J'ai besoin, dit-il, de réapprendre à prier ». Et puis, venant à cette session, il a envie de découvrir la dimension de la prière, à la Mission, dont il devine l'importance, mais qui demeure un peu cachée. Et il a soif d'entrer dans l'expérience spirituelle d'amis que, souvent, il connaît bien. « J'ai été bouleversé, dit-il, par ce que nous a dit Bernard Boudouresques » (1).

J'ai vibré, moi aussi, en écoutant, au début de la matinée, le témoignage de ce prêtre de la Mission de France, ingénieur retraité après trente ans passés au Commissariat à l'Energie Atomique (C.E.A.)... et une vie militante consacrée à la lutte pour la paix et pour la justice entre les peuples.

Marqué par l'événement décisif d'Hiroshima, et par son action au cours de la guerre d'Algérie... qui le mène en prison quatre mois durant, nourri par la pensée de Teilhard pour lequel « il y a du divin en chaque homme », et aussi par celle de Gandhi et de Martin Luther King, Bernard Boudouresques redit que la paix est « don de Dieu », et il exprime sa foi dans le Christ libérateur qui demande à ses disciples d'aimer leurs ennemis.

(1) Voir page 36.

Sa prière est toute centrée sur l'action, sur la demande de conversion, sur la solidarité avec tous ceux qui souffrent. « Souvent, confie-t-il, au cours de congrès où on discute sur la paix, je vais prier dans une église, confiant que je suis dans la puissance de l'amour de Dieu ». Et il dit sa foi en l'Eucharistie, « qui intègre dans le mouvement divin tout l'effort des hommes ».

Il y a quelque chose d'émouvant à regarder ces jeunes gens écouter le vieux militant avec une attention passionnée et lui demander : « As-tu trouvé dans ta foi des raisons d'espérer ? ».

Avec les moines de la Pierre-qui-Vire

Tel est d'ailleurs l'un des objectifs de la session : permettre une certaine transmission de l'expérience spirituelle de la Mission, nourrie à des sources aussi diverses que Thérèse de Lisieux, François d'Assise, Charles de Foucauld, Teilhard de Chardin ou Emmanuel Mounier, comme me l'expliquent Olivier, un fonctionnaire, Nicole, une mère de famille, et Denis, prêtre, informaticien et animateur du Service-Jeunes de la Mission. En plus de cette volonté d'exprimer la richesse spirituelle de la Mission, les animateurs ont perçu chez les jeunes, lors de sessions précédentes consacrées à l'expression ou à la réflexion, une demande d'ordre plus spirituel, la recherche d'un temps fort où la prière aurait une place importante, notamment sur le plan personnel.

Témoignages, temps de prière personnelle, célébrations préparées, travail en atelier, visite aux moines de la Pierre-qui-Vire, autant d'occasions d'aider les jeunes à « faire le lien entre leur expérience de vie, leur enracinement professionnel et militant et leur prière ».

Philippe Warnier
« Prier », avril 1987

1. Histoire des curés de campagne, de 1789 à nos jours (Ed. Plon)

Ce livre écrit par l'historien bien connu Pierre Pierrard, nous conduit de la Révolution — qui n'aurait probablement pas eu lieu sans ces curés de campagnes de France — jusqu'à nos jours. Et il intitule significativement son dernier chapitre « La fin des curés de campagne ? ». Très vivant, rempli de faits vécus et d'anecdotes significatives, ce livre ne se prive pas de tracer de grande fresques évocatrices et de poser les grandes questions d'avenir pour le clergé rural de demain.

2. Pour dire le Credo (Ed. le Cerf).

Trois prêtres diocésains, Philippe Ferlay de Lyon, Jean-Noël Bezançon de Paris, Jean-Marie Onfray de Tours se sont partagé la tâche pour dire ce que recouvre chacune des trois parties du Credo, ce patrimoine commun des disciples du Christ. Leur expérience est riche, leur exposé clair, la présentation très belle. Ceux qui ont besoin d'un instrument d'initiation chrétienne trouveront dans ce livre un précieux auxiliaire. Finalement l'ouvrage aura rempli son but s'il permet à chaque chrétien d'écrire lui-même son propre Credo. Il y en a d'ailleurs de nombreux exemples au cours de ces pages.

3. La Divine Comédie de Dante

Nouvelle traduction de Lucienne Portier. (Ed. le Cerf).

Voilà un livre dont tout le monde connaît le nom mais que si peu ont lu ! C'est pourtant le plus grand chef d'œuvre poétique du Moyen Age. Dante (1265 - 1321) qui a « fondé », si on peut dire, la langue italienne si chantante, a écrit là une « somme » religieuse comparable dans son ordre à celle de son compatriote Thomas d'Aquin. Lucienne Portier — qui s'est intéressée de près à la Mission — a voulu fournir aux lecteurs français une traduction qui respecte et la poésie du texte, et la fulgurance de la pensée, et la lumière des évocations. C'est presque un défi. Mais qui voudra connaître ce que croyaient et ce que « voyaient » dans la foi chrétienne les gens du Moyen Age — quel dépaysement ! qui nous invite à ceux de la Mission aujourd'hui — ne sera pas déçu.

J. Vinatier.

Les combats pour la paix et la prière

Bernard Boudouresques

Quelles sont pour moi les dimensions de ce terme : « la Paix » ?
Quelles sont les prises de conscience qui ont fortement marqué ma vie ?
Quels sont les événements qui m'ont engagé dans un combat permanent pour la Paix ?

Les Événements

Hiroshima et Nagasaki (Août 1944)

* A la fin de la guerre 1939-45, ces deux premières explosions d'une bombe atomique ont été pour moi d'une importance capitale. Je les ai ressenties comme une véritable atteinte à mon idéal de scientifique. La science, au lieu d'être utilisée pour le bonheur de l'homme, servait à sa destruction. Quelle aberration ! L'entrée de l'arme nucléaire pour résoudre des conflits, marquait le début d'une ère nouvelle de folie. On était capable de faire disparaître les deux tiers ou les trois quarts de la population mondiale ! Jamais l'homme n'avait eu dans ses mains une telle puissance de mort. J'ai réalisé à ce moment-là qu'on ne pouvait plus penser comme avant. La lutte pour la suppression de la bombe atomique devenait pour moi un objectif prioritaire.

* Après mon ordination en 1952, j'ai travaillé comme ingénieur de recherche en technologie au C.E.A. (Commissariat à l'énergie atomique). J'y suis resté jusqu'à la retraite en 1983.

Certains ne comprirent pas qu'un partisan de la Paix, comme moi, se soit orienté vers ce genre de recherche scientifique. Mais je dois préciser que j'ai toujours travaillé dans un secteur à orientation civile (participer à la mise au point des centrales nucléaires pour

faire de l'électricité). Au C.E.A. les départements travaillant directement pour la bombe furent toujours séparés des autres.

Dès le début de mon entrée au C.E.A., je me suis engagé avec d'autres scientifiques pour que la France ne commence pas la construction de sa force de frappe, appelée maintenant force de dissuasion. Tout au long de ma vie, j'ai milité pour le désarmement dans diverses organisations telles que le Mouvement de la Paix. Pendant une dizaine d'années j'ai été un des secrétaires nationaux.

Mon activité a surtout été centrée sur l'information des Français. En tant que scientifique je pouvais mieux comprendre tous les mécanismes d'une bombe et toutes les conséquences d'une explosion atomique. Et j'ai ainsi, devant des publics très divers, participé à au moins deux cents conférences en France, et à de multiples congrès internationaux pour le désarmement.

Cette action n'était pas neutre et a nui par exemple à mon avancement. On n'a jamais voulu me nommer à un poste hiérarchique en prétendant que je « crachais dans ma mangeoire ». Voici un exemple des nombreuses brimades que j'ai subies. En 1978, à la Conférence mondiale sur le désarmement, j'étais à l'ONU avec une délégation du Conseil mondial de la Paix. Lors de mon passage, se tenait une session d'une conférence internationale contre l'apartheid en Afrique du Sud. J'y suis invité, et j'interviens très brièvement pour signaler qu'avec la vente de centrales nucléaires par la France, ce pays serait capable dans l'avenir de se fabriquer des bombes atomiques. Immédiatement, le Ministre des Affaires Etrangères est averti par télex de l'intervention d'un dénommé Boudouresques. Il demande à l'Administrateur général du C.E.A., la prise de sanctions. Etant proposé à l'avancement, celui-ci est supprimé. Mais grâce à la pression des syndicats la sanction est levée.

La première dimension du mot Paix passera toujours, pour moi, par la lutte pour le désarmement. Il faut empêcher l'humanité de se détruire.

La guerre d'Algérie

De la guerre 1939-45 je garde surtout comme souvenir marquant la chasse aux Juifs. Je trouvais intolérable que l'on oblige des personnes à affirmer leur différence par le signe distinctif de l'étoile jaune. Je ressentis les premières manifestations odieuses du racisme. Plus tard, la guerre d'Algérie devait me faire découvrir d'autres tonalités de la Paix.

Tout d'abord, je me suis engagé dans la lutte contre la torture, en effectuant un travail d'information. Car le bon peuple français ne pouvait imaginer que ses chers petits soldats se livraient à de tels actes, plus ou moins criminels, sur des Algériens. De nombreux rappelés nous avaient écrit en nous suppliant de parler à leur place. Nous avons donc constitué un document : « Des rappelés témoignent » à partir de 20 à 25 lettres. Nous pensions que de telles conduites de torture étaient le déshonneur de la Patrie, les gouvernements avaient déguisé cette guerre sous le vocable « Pacification ». On ne pourra jamais faire la paix si on admet de faire avouer quelqu'un sous la torture. Mais la lutte contre la torture n'était pas suffisante.

Ce respect à l'égard de tout homme devait aussi s'inscrire dans un aspect plus collectif, dans une dimension politique. Oser parler d'indépendance de l'Algérie était considéré à cette époque comme une trahison. En lien avec les équipes de prêtres de la Mission de France implantées en Algérie, a été rédigée une déclaration de la MDF qui fut très mal reçue par toute une catégorie de Français. Avec beaucoup de précautions, on estimait que tous les peuples doivent pouvoir choisir eux-mêmes leur destin. Cette notion de droit à l'indépendance pour tous les peuples nous fut reprochée, même dans les milieux chrétiens. Un certain nombre de lecteurs de la Lettre aux Communautés se sont alors désabonnés. Cette solidarité avec un peuple en recherche de son indépendance eut pour conséquence mon arrestation. Je fus mis en prison pendant quatre mois, parce que j'avais hébergé un Algérien chez moi. Il se trouve que cet homme, huit mois plus tard, avait participé à l'attentat contre Soustelle. Arrêté et torturé, il avait donné mon nom en pensant que, comme prêtre, je ne serais pas inquiété. Je garde un souvenir très vif de la déshumanisation de ce séjour carcéral.

Ces dernières années

La lutte pour le désarmement, pour le respect et la dignité de l'homme devait me conduire à participer, à plusieurs reprises, dans de nombreuses campagnes pour les droits de l'homme. Toutes mes lectures sont en un certain sens orientées par ces problèmes de l'émancipation de l'homme sur notre planète. Je suis souvent sollicité pour soutenir des peuples en recherche d'un régime démocratique. L'afghanistan, le Chili, le Nicaragua mobilisent mes efforts, mes actions, mes engagements. Depuis plus de dix ans, je continue le combat contre la torture et le soutien aux prisonniers d'opinion, à Amnesty International, dans un groupe du huitième arrondissement. Ces différents services, dans mon travail comme au niveau social et politique, ont en quelque sorte forgé le militant de la Paix que je suis.

Mes approches de Dieu

Dès les premières années de séminaire, je fus très marqué par un homme : Teilhard de Chardin. Il était peu connu à cette époque. Sa pensée nous parvenait sous forme de photocopies car elle dérangeait. Cet homme, père jésuite, étudiait la paléontologie, c'est-à-dire la science des êtres vivants ayant existé sur terre avant la période historique. Des recherches à partir des fossiles le conduisirent dans beaucoup de pays aux riches patrimoines archéologiques, notamment en Chine. Amoureux de son travail, et de l'homme dont il scrutait les origines, il est fasciné par l'évolution de l'humanité. L'essentiel de sa pensée se traduit par une complexification du monde qui part de la matière pour aboutir à son point culminant : l'homme, ce dernier d'ailleurs se développant par la conscientisation. Sa démarche est fondamentalement dynamisée par un plus en avant. Cette intuition magistrale d'un cheminement de la matière à l'esprit donne sa véritable place à l'homme dans l'Univers. Longtemps contestée, cette trajectoire est aussi expérimentée dans d'autres disciplines : un biologiste récemment rencontré dans une conférence sur la Paix, Albert Jacquart, affirme qu'en examinant le cerveau il se retrouve très bien dans les notions de complexification et de conscientisation. Ces thèses d'évolution étaient contradictoires avec le mythe biblique du premier homme et de la première femme, Monsieur Adam et Madame Eve. A cause de cela, Teilhard fut longtemps condamné et sa lecture interdite dans les séminaires de France et de Navarre. Par contre, pour moi, il fut très déterminant dans ma vocation de prêtre scientifique : cet homme n'était pas seulement un chercheur de l'homme, c'était aussi un chercheur de Dieu.

Teilhard, homme de foi, était également un mystique. Son regard sur l'homme était centré en même temps sur le Christ qui réalise parfaitement la liaison profonde entre le divin et l'humain. Cette vision attribue une place prédominante à la création.

La création, geste d'amour, met un lien particulier entre Dieu et l'homme. Ces perspectives seront pour moi le moteur de toute ma vie. Découvertes de jeunesse qui m'animent de plus en plus alors que je suis à l'âge de la retraite. Tout homme quel qu'il soit porte en lui, dans son intimité, une dimension divine. Il a reçu de Dieu une vocation, une tâche à remplir, une responsabilité collective, celle de la montée de l'humanité. Ce lien entre l'homme et Dieu n'est pas une pure formalité, il est un acte qui engage. L'homme, créateur de vie, doit faire l'histoire, développer ce monde, ce cosmos qui aboutira au Royaume.

Ce Royaume connaît différentes appellations : Royaume de paix, Royaume de liberté, Royaume de justice. Les bases de ce Royaume sont très concrètes : travailler pour que les hommes ne vivent plus l'esclavage, mais se mettent debout, travailler pour que la conscience de l'humanité progresse.

Grâce à Teilhard, ma foi est devenue très christique et profondément optimiste. Je crois que le Christ est l'animateur, le conscientisateur de toute marche en avant. Je crois que dans tout acte d'amour, il y a une présence de Dieu. Des phrases nourrissent cette méditation. « Le Verbe, le Christ est la vraie lumière qui en venant dans le monde illumine tout homme »... « Si on s'aime, Dieu demeure en nous ». Il faut saisir tout le poids de ce verbe « demeure ». Dieu s'installe, prend racine.

Cette tournure d'esprit optimiste qui dispose à prendre la chose du bon côté, à considérer que le passé doit être analysé, mais ne doit pas hypothéquer l'avenir, vient sans doute pour une part de mes hormones mais surtout de ma foi christique.

Ce Christ, clef de voûte de l'humanité, est aussi pour moi le Christ libérateur. En ce sens, je suis très sensible à la théologie de la Libération qui est pratiquée dans les communautés ecclésiales de base en Amérique latine. En ce moment, on a tendance à faire glisser cette théologie de la libération en théologie de la réconciliation. Le choix des mots n'est pas innocent : libération a une petite note révolutionnaire, alors que réconciliation fait partie du vocabulaire chrétien. Personnellement, je crois beaucoup que le Christ nous libère du mal. Il nous rééquilibre et en même temps il nous demande de participer à la libération de toutes les pesanteurs qui empêchent le progrès de l'humanité. Pour être un vrai artisan de Paix, il est nécessaire d'être centré sur le Christ Libérateur.

La paix, don de Dieu

Si la Paix est une œuvre humaine, elle est aussi un don de Dieu. Malgré tous les efforts entrepris, les actions que j'ai menées, les multiples conférences pour le désarmement, je suis loin d'avoir réalisé pleinement mon désir de paix. Car, pour moi, la Paix c'est le Royaume définitif. C'est un don de Dieu réalisé dans le Christ. Nos ancêtres dans la Foi ont toujours demandé à Dieu la Paix, surtout dans les psaumes, notamment le 84 :

« Tu as aimé, seigneur, cette terre ; tu as fait revenir les déportés de Jacob ; tu as ôté le péché de ton peuple ; tu as couvert toute sa faute ; tu as mis fin à toutes tes colères ; tu es revenu de ta grande fureur ; fais nous revenir, Dieu notre salut, oublie ton ressentiment contre nous ; seras-tu toujours irrité contre nous ?

Maintiendras-tu ta colère d'âge en âge ? N'est-ce pas toi qui reviendras nous faire vivre, qui seras la joie de ton peuple ? Fais-nous voir, Seigneur, ton amour et donne-nous ton salut.

J'écoute, que dira le Seigneur Dieu ? Ce qu'il dit, c'est la paix pour son peuple e

ses fidèles, qu'ils ne reviennent jamais à leurs folies. Son salut est proche de ceux qui le craignent et la gloire habitera notre terre.

Amour et vérité se rencontrent, justice et paix s'embrassent. La vérité germera de la terre, et du ciel se penchera la justice. Le Seigneur donnera ses bienfaits et la terre donnera son fruit. La justice marchera devant lui et ses pas traceront le chemin ».

Dans ce texte on perçoit le balancement, l'équilibre entre amour et vérité, justice et paix. La Paix réalisée par le Christ nous libère de notre violence, Il nous rend capables d'établir une relation nouvelle avec Dieu. Il nous engage à œuvrer pour la paix en pratiquant la justice et la vérité. Nous accueillons la Paix et nous la « fabriquons ». Dans le sermon sur la Montagne, on parle d' « artisans de Paix », de « fabricants de Paix ». Jean Debruynne, dans un poème, emploie l'expression « ingénieur de Paix ». La Paix est à inventer ; elle exige toutes nos possibilités de création. On trouve également un même écho dans cette page de Gandhi :

« J'ai fait connaissance avec la Bible il y a environ 45 ans ; je ne pouvais trouver grand intérêt à l'ancien testament mais quand j'arrivais au nouveau testament et au sermon sur la montagne, je commençais à comprendre l'enseignement du Christ et le message du sermon sur la montagne qui faisait peut-être écho à quelque chose que j'avais appris dans mon enfance. Cet enseignement, c'était : « ne pas se venger, ne pas rendre le mal ». De tout ce que je lisais, ce qui me reste toujours, c'est que Jésus va établir une loi nouvelle. Sans doute il a dit n'être pas venu pour apporter une autre loi, mais pour greffer quelque chose sur la vieille loi de Moïse. Et bien sûr, il l'a changée de façon à ce qu'elle devint une loi nouvelle. Non plus œil pour œil, dent pour dent, mais être prêt à recevoir deux coups si on vous en donne un et faire deux kilomètres si on vous demande d'en faire un. Et je me disais : mais ça c'est sûrement pas le christianisme. Car toute l'image que je m'en faisais alors, c'était la liberté d'avoir une bouteille de whisky dans une main et un bifteck dans l'autre. Le sermon sur la montagne me prouva mon erreur. A mesure qu'augmenta mon contact avec les vrais chrétiens, c'est-à-dire avec des hommes vivant pour Dieu, je vis que le sermon sur la montagne était tout le christianisme pour celui qui veut vivre une vie chrétienne. C'est le sermon qui m'a fait aimer Jésus. En lisant toute l'histoire de cette vie, ce jour là, il me semble que le christianisme reste encore à réaliser. Encore à réaliser. En effet, bien que nous chantions gloire à Dieu dans les cieux et paix sur la terre, il n'y a aujourd'hui ni gloire à Dieu ni paix sur terre. Aussi longtemps que cela restera une faim inassouvie, et tant que nous n'aurons plus besoin de démonstrations, cela resplendira dans nos vies non seulement individuelles mais collectives ».

Nos responsabilités en matière de Paix sont fondées sur le commandement de l'amour. L'amour de Dieu pour nous est source de notre amour pour les hommes: Impos-

sible de réduire l'ouverture de cette charité, d'exclure certains humains ou certains peuples, puisque tous les hommes sont bénéficiaires de l'amour de Dieu et sont ainsi constitués radicalement frères les uns des autres. Ce dépassement proposé dans « l'amour des ennemis » demeure pour moi une interrogation constante. Je pense que la lutte pour la paix nous pousse jusqu'à aimer nos ennemis.

Prière et conversion

Ma prière est l'expression de ma relation à Dieu. Peu contemplative, elle est plutôt assez rationnelle, de l'ordre de l'opérateur, de l'agissant, de l'efficacité.

Je prie Dieu pour qu'il me convertisse et convertisse tous les hommes. Cet appel à la conversion me semble spécialement important dans le domaine de la Paix.

La Paix internationale peut se construire par des accords et des traités. Les grandes puissances se sont entendues pour arrêter les explosions dans l'atmosphère, mais les essais souterrains continuent. On a signé un accord interdisant de mettre des armes atomiques au fond des mers. Et les sous-marins nucléaires continuent de circuler et échouent ici et là. Il faut lutter pour le respect des traités. Mais hélas, je crois que c'est insuffisant.

La guerre est une inversion complète de ce que l'homme doit entreprendre. Dans des situations conflictuelles, la solution la plus facile est de détruire l'adversaire, de le tuer. Solution aussi de faiblesse, car il faut de la force pour respecter l'autre. Ma prière est essentiellement orientée vers cette conversion, ce changement de l'homme. Je crois que seule la puissance de Dieu peut transformer l'homme, le faire changer de dynamisme, le faire sortir du bas pour atteindre le haut. Le mystère du Christ « Dieu-homme » permet ce décentrage, pour moi et pour les autres. Je suis allé dans presque toutes les capitales d'Europe. Chaque fois que je vais à un congrès à l'étranger, je passe quelque temps dans une église pour prier. Ceci me paraît aussi important que les quatre heures de discours dont on sait le contenu à l'avance : ces débats ne sont souvent que des monologues qui se suivent. Par exemple, lors d'une rencontre à l'O.N.U. pour le désarmement, 800 personnes représentaient 170 peuples. Chacune des nations, quelle que soit son importance, a un temps de parole limité à 45 minutes. Ainsi, des discours à longueur de journée, pendant trois semaines : certains écoutent, d'autres lisent le journal. En coulisses, on essaye de rédiger une déclaration votée par consensus, donc n'engageant personne. Personnellement, lors de ces assemblées, je prie. Il faut qu'on soit tous un peu plus dans cette ligne de sainteté, de fidélité au sermon sur la montagne. Même des actions militantes seraient à la limite faciles s'il n'y avait pas, pour un croyant, cette exigence de modestie et d'appel au Seigneur.

Avec mes convictions profondes, je cherche dans la ligne vers la non-violence. Le respect de l'autre me paraît primordial pour résoudre les conflits. Je ne suis pas non-violent par nature. Vouloir que tous les hommes soient doux, qu'il n'y ait plus de racisme, de xénophobie, est une tâche énorme, surhumaine, qui ne peut se réaliser sans la sainteté.

Si on agit de toutes ses forces pour le désarmement, il faut proposer une alternative à la force militaire pour assurer la défense de notre pays. Je suis de plus en plus convaincu que la dissuasion civile non-violente est la solution de l'avenir. Car l'Evangile nous invite à vivre les conflits sans haine et sans atteinte à la dignité du prochain. Au lieu de vouloir régler les différends en tuant l'autre, ou en menaçant de le faire, apprenons la voie de l'action non-violente. Je coordonne maintenant toute une réflexion sur l'action non-violente qui a pour but de conscientiser et concerter les Français à cette forme de lutte.

J'ai également une prière de solidarité excessivement forte et universelle. Je ne prie jamais seul. Je prie à partir de mes lectures qui — au dire de certains — sont très nombreuses. Je prie avec les copains du Tiers Monde puisque c'est ma responsabilité. Ma prière est une demande de conversion pour les autres et pour moi, je découvre Dieu dans les autres. J'aime chercher le divin dans chaque homme. Ma prière est très centrée, très eucharistique. Célébrer le Christ mort et ressuscité et l'actualité du mystère de Dieu, donne son épaisseur de quotidien à cette dimension divine, à cette notion d'éternité. L'éternité, c'est maintenant. L'eucharistie intègre l'humanité dans la sphère du divin, rend éternel tout acte d'amour, de justice et de paix, et structure les liens entre les hommes. Elle est pour moi la forme spécifique de mon engagement et de ma vie religieuse. Par elle je suis un intermédiaire, un maillon de toute cette chaîne des hommes qui, par le Christ, fait cette humanité, la propulse vers le Royaume de Dieu. J'ai donc une pratique assez permanente de la célébration eucharistique. Je célèbre souvent seul, mais jamais en solitaire comme je l'ai précisé plus haut. La dimension cosmique et universelle est toujours présente dans l'eucharistie. En prison on m'avait mis à la limite des Français et des Algériens. Quand je célébrais, ma prière était en quelque sorte à cheval sur les deux catégories de prisonniers : les droit commun et les politiques. Je suis également relié à des communautés de chrétiens dont la profession est d'être chercheurs. Dans ces réunions, il nous arrive souvent de célébrer. D'autre part je ne suis pas gêné de participer aux offices des grosses paroisses comme St Louis d'Antin, La Trinité, la Madeleine. L'acte eucharistique est tellement grand que je n'arrive pas à le cerner totalement, que je peux le célébrer avec d'autres dans n'importe quel décor, dans n'importe quel cadre.

Comme tout homme, ma vie s'est structurée à partir de rencontres de personnes. J'ai parlé de Teilhard de Chardin. Je termine par Martin Luther King avec sa profession de foi.

Profession de foi de Martin-Luther King

Aujourd'hui, dans la nuit du monde et dans l'espérance de la Bonne Nouvelle, j'affirme avec audace ma foi en l'avenir de l'humanité.

Je refuse de croire que les circonstances actuelles rendent les hommes incapables de faire une terre meilleure.

Je refuse de croire que l'être humain n'est qu'un fétu de paille ballotté par le courant de la vie, sans avoir la possibilité d'influencer en quoi que ce soit le cours des événements.

Je refuse de partager l'avis de ceux qui prétendent que l'homme est à ce point captif de la nuit sans étoiles, du racisme et de la guerre que l'aurore radieuse de la paix et de la fraternité ne pourra jamais devenir une réalité.

Je refuse de faire mienne la prédication cynique que les peuples descendront l'un après l'autre dans le tourbillon du militarisme vers l'enfer de la destruction thermo-nucléaire.

Je crois que la vérité et l'amour sans conditions auront le dernier mot effectivement. La vie, même vaincue provisoirement, demeure toujours plus forte que la mort.

Je crois fermement que, même au milieu des obus qui éclatent et des canons qui tonnent, il reste l'espoir d'un matin radieux.

J'ose croire qu'un jour tous les habitants de la terre pourront recevoir trois repas par jour pour la vie de leur corps, l'éducation et la culture pour la santé de leur esprit, l'égalité et la liberté pour la vie de leur cœur.

Je crois également qu'un jour toute l'humanité reconnaîtra en Dieu la Source de son amour. Je crois que la bonté salvatrice et pacifique deviendra un jour la loi. Le loup et l'agneau pourront se reposer ensemble, chaque homme pourra s'asseoir sous son figuier, dans sa vigne, et personne n'aura plus raison d'avoir peur.

Je crois fermement que nous l'emporterons.

*Extrait du discours d'acceptation du Prix Nobel de la Paix
Oslo, 10 décembre 1964.*

Analyse de société et foi au Dieu de Jésus Christ

Bernard Lacombe

Une chose est d'écrire un « papier » ou de faire une conférence sur l'idéologie à laquelle on se réfère. Autre chose est de rendre compte de ce que l'on en vit. Théories et grandes formules étant absentes, les pages qui suivent peuvent apparaître ou trop affirmatives ou trop hésitantes, incomplètes sûrement, voire contradictoires ; Je les espère compréhensibles et permettant la confrontation.

Elles ont été écrites dans le cadre de la confrontation décidée par la dernière Assemblée générale à l'occasion d'une rencontre régionale entre équipes du Sud-Ouest en février 1987 (1).

Quelle est mon analyse de la société ?

Avant d'aborder quelle est aujourd'hui mon analyse de la société, je pense utile de montrer le terrain et le « terreau » sur lesquels elle s'est construite. Bien longtemps avant d'en prendre conscience, j'étais déjà doté d'une certaine vision du monde, elle-même expression d'une certaine analyse qui ne se disait pas.

Né, il y a une cinquantaine d'années, dans une famille d'artisans du Centre de la France, traditionnellement chrétienne et « bien pensante », j'ai fait mes études secondaires dans un collège que l'on appelle « libre » ou « privé », selon l'analyse de la société à laquelle on se réfère. A dix-huit ans, je suis entré au grand séminaire « classique », puis dans un Séminaire Universitaire.

(1) N.D.L.R. — Voir aussi LAC n° 121, p. 27 à 32.

Tout au long de ces années j'ai vécu — pas seulement dans ma tête — une véritable séparation entre le « monde religieux » auquel j'appartenais en tant que baptisé, et le « monde profane » dont je devais éviter les dangers et les chausse-trapes. N'était-il pas considéré, dès le catéchisme, d'abord comme un lieu de passage et d'épreuves que le croyant devait surmonter pour « gagner » le paradis, qui était sa véritable raison de vivre... sur terre ?...

J'ai conscience, aujourd'hui, d'être marqué intérieurement par cette vision du monde. Elle a conditionné certains de mes comportements et de mes choix de jeunesse, à un moment où la générosité me tenait lieu de convictions ; et, parmi ces choix, celui d'entrer au Séminaire. Il est clair que des siècles de chrétienté ont laissé, aujourd'hui encore, des traces profondes dans la manière de vivre et de transmettre la foi. Celle-ci se vivait étroitement liée à une certaine vision du monde, sans qu'il soit possible de les séparer. La religion était au centre de la vie humaine et du monde. Elle était la clef de voûte sans laquelle tout l'édifice s'écroulait. En effet au plan du savoir, la théologie fut considérée longtemps comme la reine des sciences, devant laquelle la philosophie et toutes les autres sciences n'avaient qu'à se soumettre ou se démettre. Au plan politique, le pouvoir de l'Eglise était considéré comme le pouvoir suprême avec tout ce que cela comporte d'autorité sur tous les autres pouvoirs profanes. Au plan culturel, ne nous a-t-on pas appris que, pour se faire baptiser, un Africain, ou un Chinois devait — il y a encore une ou deux générations — renoncer à la civilisation de ses compatriotes et aux traditions de ses ancêtres ? Comme elle m'avait été enseignée, l'expression « hors de l'Eglise point de salut », m'a toujours effrayé par son intransigeance.

J'ai conscience de caricaturer une vision « religieuse » du monde plus complexe que les quelques lignes qui précèdent. Pourtant, c'est bien de ces principes que s'inspirait celle que j'ai reçue. Il y a des choses qui ne s'inventent pas. Si je n'ai pas personnellement participé à des bagarres contre les élèves de l'école « communale », j'ai connu, dans mon enfance, cette rivalité entre les « sans-Dieu » et les « calotins ». Et la bataille scolaire n'est que l'une des querelles qui, depuis la Révolution française, ont divisé les Français entre ceux qui acceptent l'autorité « politique » de l'Eglise et ceux qui contestent son hégémonie et sa vision du monde. Elle est encore d'actualité.

La vision du monde que j'ai reçue fonctionnait donc comme une véritable idéologie. Elle était en mesure de tout expliquer et de tout justifier. J'en avais hérité le comportement de ceux qui sont sûrs d'être dans le bon chemin, d'avoir la Vérité. Quant à ceux qui n'avaient pas la chance ou qui refusaient de partager notre foi, leur vision du monde ne pouvait être qu'erronée et incomplète. Dans de telles conditions, tout ce que je pouvais lire, étudier, en chaussant de telles « lunettes », ne pouvait que me ren-

forcer dans la certitude qu'il y avait identité entre foi chrétienne et Vérité sur l'homme, que l'une découlait de l'autre.

J'ai dû attendre de vivre des événements difficiles pour découvrir que ce qui m'apparaissait « évident » ne l'était pas, pour découvrir la confusion qui était faite entre le contenu de la foi chrétienne et la vision du monde dans laquelle elle s'était jusque là exprimée, pour découvrir qu'elle servait objectivement les intérêts d'une partie de la société en cautionnant un certain ordre moral, cela au nom de la défense de certaines valeurs sur lesquelles reposait la « civilisation chrétienne ».

L'occasion de remettre en cause cette analyse a été ma participation « forcée » à la guerre de l'Algérie pour son indépendance, comme « appelé du contingent ». Au nom de mon pays, pour défendre « sa sécurité » je devais combattre et je pouvais tuer, sans problème, des hommes qui commettaient le seul crime de revendiquer le droit de vivre libres et indépendants dans le pays de leurs ancêtres. J'en garde le souvenir douloureux d'avoir été abusé, et d'avoir participé à une action collective profondément injuste et déshonorante, qu'on appelait alors « pacification ».

L'autre fait marquant au cours de ces deux mêmes années fut la rencontre de musulmans algériens vivant une foi profonde. Leur hospitalité, leur absence de haine m'interrogeait. On pouvait donc être un vrai croyant sans être chrétien. C'est depuis ces années-là que je suis devenu allergique à tout dogmatisme, qu'il soit religieux ou de toute autre nature. L'existence de Dieu, le « vivant », resterait toujours une « réalité » dont je ne peux parler qu'en balbutiant. J'ai aussi compris qu'« hors de l'Eglise »... on rencontrait d'authentiques « croyants », avec ou sans religion.

Bien plus fortement qu'aucune autre approche philosophique aurait pu le faire, ces événements vécus, parfois douloureusement, m'ont permis de sortir de ma tour d'ivoire en faisant des brèches dans les certitudes dans lesquelles j'étais établi depuis mon enfance.

C'est en revenant d'Algérie que je suis entré à la Mission de France. L'attitude courageuse de certains de ses membres pendant, ce qu'on a longtemps appelé « les événements d'Algérie », a certainement beaucoup pesé dans ma décision, tout autant que l'attrait d'être prêtre-ouvrier.

Remettre en cause une certaine analyse reçue est une chose, en construire une autre est chose plus difficile. Même si elle n'était pas totalement dépourvue de contenu « politique », pour ne pas dire « social », mon approche restait encore très « religieuse ». Mon intention était d'être au milieu des plus « pauvres » et de rencontrer ceux qui ne partageaient pas notre foi au Christ, pour les connaître et leur dire que Dieu les aimait. J'ai vécu ma première année comme manœuvre sur un chantier de la construc-

tion en lien avec une équipe de prêtres de la Mission de France. Plusieurs autres stages en entreprises me permirent de travailler et d'échanger avec des hommes et des femmes qui avaient d'autres préoccupations que les miennes. Je mesurais combien ma vision « religieuse » du monde leur était étrangère. Ils la respectaient, mais elle ne semblait pas leur manquer. On pouvait donc être des hommes et des femmes à part entière sans être « catholique ». Reconnaître une telle évidence peut prêter à sourire !... Et pourtant, l'Inquisition, les guerres de Religion, l'Action française sont dans notre héritage.

Il m'a aussi fallu du temps pour « réaliser » que l'acte de foi ne pouvait exister que s'il était le fruit d'une démarche libre et personnelle. Encore pour cela faut-il permettre à notre liberté de s'exercer vraiment, et autant qu'il est possible. Dieu ne peut passer « alliance » avec nous sans notre libre adhésion. N'avons-nous pas souvent peur de cette liberté ?

Notre foi ne fait pas de nous des extra-terrestres. Nous appartenons tous à la même humanité, et notre foi ne nous exempte pas des responsabilités que celle-ci nous confère. C'est à chacun qu'il appartient de discerner ce qui revient à Dieu de ce qui relève de la « construction » du monde. *A mes yeux, c'est d'une façon toute particulière, ce choix-là qui nous fait « exister » comme chrétien.* Un choix chaque jour à redécouvrir et à refaire, et que personne ne peut faire à notre place. C'est le choix de chaque baptisé, c'est aussi le choix de chaque communauté chrétienne, de l'Eglise tout entière.

C'est en partant de ces prises de conscience et autour de ces choix que s'est, peu à peu, construite l'analyse de la société qui est devenue la mienne aujourd'hui. Elle est le fruit de nombreuses rencontres, débats, lectures, études, prières tout au long de vingt années de travail salarié, d'activité syndicale, de responsabilité au sein de la Mission de France et du collectif national des prêtres-ouvriers. Elle a orienté un certain nombre de mes choix, de prises de position personnelles et collectives,... de certaines erreurs ou faux-pas aussi.

C'est au long de ces années que j'ai expérimenté le poids du « politique » et de l'« économique » sur la vie des gens. Je l'ai rencontré comme salarié dans la « construction », comme militant syndical. Je suis toujours très « étonné » quand certains « s'étonnent » de me voir accorder trop d'importance à ces questions. Pourtant, la crise économique dans laquelle nous nous trouvons montre combien les travailleurs de toutes catégories, et bien plus encore ceux qui ne travaillent pas, les subissent de plein fouet. Qui aujourd'hui peut ignorer les conséquences dramatiques qu'entraînent pour des millions de gens certains choix économiques ou politiques pris par une poignée de dirigeants de grandes sociétés transnationales. Ceux qui parlent de « fatalité » en parlant des conséquences de ces choix portent une lourde responsabilité vis-à-vis de ceux qui en sont les victimes. Ne vivons-nous pas une véritable « guerre économique » dont les pays er

voie de développement paient le plus lourd tribut ? et ceux qui, en France, mettent fin à leurs jours parce qu'ils ne peuvent supporter le chômage... n'en sont-ils pas aussi les victimes ?

Ceux qui subissent une telle situation ont-ils besoin de partager telle ou telle idéologie pour la refuser, et en combattre les causes ? Ou simplement refuser d'en subir les conséquences ?

Bien avant d'être militant syndical, j'ai toujours vécu comme un scandale l'inégalité devant l'accès à la connaissance du seul fait de son origine sociale. Je la considère comme l'une des plus graves injustices que subissent ceux qui sont au bas de l'échelle sociale. Ses conséquences sont, le plus souvent irrémédiables. Même dans une société comme la nôtre, cette question reste d'une actualité brûlante.

L'accès à la connaissance, comme le droit au travail pour tous, restent des exigences incontournables pour toute société quel que soit son régime. Mais, et là est la question, certains régimes n'ont-ils pas besoin de cette inégalité pour pouvoir fonctionner ? Pour ma part, je le pense.

Au delà d'une connaissance plus concrète de la condition ouvrière, mon analyse s'est enrichie avec la connaissance de l'histoire de la classe ouvrière. Retrouver dans d'autres pays industrialisés des situations semblables à celles que nous connaissons en France — même si elles ne sont pas comparables en tout point — laisse à penser qu'il y a bien un lien de cause à effet entre le régime capitaliste et les conditions qui sont faites à la classe ouvrière. Souvent marginalisée, elle est réduite au seul rôle d'apporter sa force de travail ; quelles que soient les apparentes mutations que permettent les nouvelles technologies, elle subit la même loi en 1987 qu'au début de ce siècle. Si les barreaux sont dorés, n'est-ce pas toujours la même cage ?

Mon long séjour en Algérie, le fait d'avoir travaillé longtemps avec des immigrés, d'autres séjours dans d'autres pays d'Afrique, d'Amérique centrale m'ont permis de découvrir comment, après avoir colonisé hier un pays, il est possible de le garder aujourd'hui en état de dépendance et, contre la volonté de son peuple, de peser sur son avenir. Accepterons-nous encore longtemps un ordre économique international aussi injuste où la règle qui domine est toujours la loi du plus fort ? Prendre en compte l'interdépendance économique de tous les pays du monde ne relève pas de la spéculation ou d'une quelconque idéologie. Elle s'impose comme une réalité contemporaine incontournable.

C'est encore la prise de conscience de l'absurdité de la course aux armements, de son caractère suicidaire, du gigantesque gaspillage économique et social qu'elle entraîne et de ses conséquences de plus en plus insupportables pour les pays du Tiers

Monde et pour toute l'économie mondiale. Penser que chaque individu, quelle que soit son opinion politique, philosophique ou religieuse, peut et doit agir pour construire la paix, n'est pas encore partagé par tous. Et pourtant, n'y a-t-il pas urgence !!!

Telles sont les réalités collectives, fondamentales pour la vie en société, que j'essaie de prendre en compte pour les connaître et tenter de les transformer. Il y a d'autres réalités tout aussi importantes qui m'interpellent comme l'évolution des sciences humaines, de la communication. Mais en parler serait trop long pour une première confrontation.

Pour ma part cette analyse m'a conduit à adhérer à une organisation syndicale qui appuie son action sur d'autres choix économiques et sociaux permettant une meilleure répartition des richesses, et une plus grande participation des individus à leur propre devenir. Face à des choix économiques s'appuyant sur la seule recherche du profit, à n'importe quel prix, elle met en avant des choix permettant une meilleure satisfaction des besoins sociaux. Face à la loi de la jungle du néo-libéralisme, elle propose de nouvelles formes d'échanges et de coopération entre les peuples, basés sur une juste réciprocité.

Qu'un tel engagement nécessite une réflexion plus avancée pour mieux connaître les mécanismes économiques, qu'il faille se donner les outils collectifs utiles pour une meilleure efficacité, suppose une seconde étape de notre confrontation. Cette première étape doit nous permettre de confronter quelles sont les réalités fondamentales de notre société qui interpellent directement notre foi, notre responsabilité et celle de la Mission de France.

J'ai conscience d'avoir été un peu long (et en même temps d'être resté très schématique), que certaines de mes expressions risquent d'apparaître stéréotypées et bien datées pour celles et ceux qui ont suivi un autre cheminement ou vivent une autre situation. Je les écrirais certainement différemment si j'avais vingt ans de moins... Je sais qu'aux yeux de certains le capitalisme est capable de se donner des visages différents, moins outranciers que le néo-libéralisme que nous connaissons aujourd'hui. Celui-ci a pourtant un mérite : celui de nous rappeler que le capitalisme, c'est aussi une idéologie et que c'est bien lui qui est à l'origine de ce qu'on appelle « la lutte des classes ». Il est tellement habile à nous le faire oublier !!!

Il est clair, mais mieux vaut l'écrire, que je n'aborde pas ici ma vision de l'individu comme personne, ni sa place dans la société. C'est pour moi l'objet d'une autre étape *indispensable* à notre confrontation.

Commencer par la dimension collective de ce qui fait aujourd'hui ma vie, c'est aussi un choix. Je n'oublie pas, en effet, quelles difficultés j'ai rencontrées pour sor-

tir d'une vision basée uniquement sur une conception et une pratique individualiste de la morale et de la charité chrétienne. J'ai le souvenir de « l'amour du prochain » présenté trop souvent comme un devoir, comme une obligation. Conception trop caricaturale, peut-être ; attitude défensive et préventive, oui certainement. Je suis de ceux auxquels on a appris « qu'un bon chrétien ne fait pas de politique ». Et, j'ai bien peur de ne pas avoir été le dernier.

Rapport entre foi et analyse de société

Après avoir, consciemment et souvent inconsciemment, fait mienne, pendant vingt ans, une approche « religieuse » (pour ne pas dire idéaliste) du monde, je reste toujours porteur de cet héritage lorsque je veux rendre compte de ma foi. Je suis loin d'avoir pu faire la synthèse entre ce que je vis et ce que je crois. Je ne désespère pas de m'en approcher chaque jour davantage, mais sans illusion. Force est de me référer à celles dans lesquelles je me reconnais, pour ma part, seulement.

La chrétienté a connu de grandes synthèses théologiques. Celle de saint Thomas reste une des plus remarquables pour avoir su établir des relations (ou analogies) entre l'ordre de la raison et celui de la foi. Notre époque, plus bouleversée que celle du Moyen Age, en est moins riche. Elle a, près de nous, donné un Teilhard de Chardin qui, en scientifique mystique, a tenté d'exprimer un lien de continuité entre la matière, la vie, le « phénomène humain » et le « milieu divin ». Synthèse trop ambitieuse ? prématurée ? laissant peu de place à la raison « raisonnante » ? Je pense qu'elle reviendra sur le devant de la scène pour être poussée plus avant quand le caractère « relatif » de la connaissance scientifique s'imposera davantage. ...Hypothèse encore à vérifier, qui fait de la connaissance scientifique l'étape de l'histoire humaine que nous vivons, aujourd'hui.

Mais, c'est, sans aucun doute, dans ce qu'il est convenu d'appeler la « théologie de la libération » que je retrouve le mieux le lien que j'essaie de bâtir entre ma vie et ma foi. Elle situe le fait chrétien d'abord au niveau d'une pratique plus « importante » que la doctrine qui la sous-tend. Elle permet de mettre en « conformité » — sans les réduire l'une à l'autre — pratiques humaines et pratiques chrétiennes. Elle fait apparaître l'importance d'une démarche de foi communautaire, prioritairement à une démarche individuelle dans laquelle on a trop longtemps enfermé l'acte de foi. J'en partage les intuitions, les analyses. Je me sens solidaire de ceux qui la vivent. Mais elle ne saurait s'appliquer à la situation dans laquelle nous vivons, qui est à tout point de vue, écono-

mique, politique et ecclésial, différente de celle des pays d'Amérique latine où elle a vu le jour. A nous, d'inventer, ici, la théologie de la libération pouvant être vécue dans une société industrielle développée, et fortement sécularisée : vaste champ pour la confrontation !...

Alors, à défaut de discours théologiques bien construits j'en resterai à quelques formulations, partagées en équipe et avec d'autres, prêtres ouvriers et chrétiens vivant en classe ouvrière.

Il est une première donnée à laquelle je me réfère, c'est le caractère historique de l'aventure chrétienne, insérée au cœur de l'histoire humaine ; qui dit histoire, ne dit pas seulement commencement, mais aussi évolution. Nous n'avons pas à revivre la Bonne Nouvelle, au sens de la répéter, comme elle a été vécue il y a vingt siècles avec Jésus. Nous avons à l'inventer avec les hommes d'aujourd'hui. Dieu est venu vivre l'aventure humaine à ses risques et périls. Et, si l'on peut ainsi s'exprimer, elle n'est programmée sur aucun logiciel...

Aujourd'hui encore, tout en le considérant comme une dimension essentielle de la foi chrétienne, j'ai de la peine à concevoir et à vivre pleinement la liberté et la gratuité de la relation qui existe entre Dieu et chacun d'entre nous, entre Dieu et « son peuple ». L'amour qu'Il nous propose a besoin de notre liberté pour exister. C'est un amour qui est le contraire d'une récompense, d'une certitude, d'une sécurité, d'un maintien, d'une obligation. Dieu a besoin de notre OUI comme il a eu besoin du OUI d'Abraham, et du OUI de Marie, pour que naissent, et son peuple et son Fils. Je crois, je vis la foi au Dieu de Jésus Christ en étant certain d'être reconnu et aimé comme je suis et pour ce que je suis. Ne me connaît-il pas mieux que je me connais ?

Je sais bien que l'Évangile ne peut cautionner aucun modèle de société, ni aucun régime politique — pas même celui d'une société sans classes ! — mais je pense que « la politique », au sens de la vie en société avec tout ce que cela comporte comme responsabilités collectives et publiques, est le lieu où l'amour chrétien peut et doit le mieux se vivre et s'exprimer. Plus que jamais, nous devons nous en souvenir au moment où le processus de sécularisation dans lequel nous vivons, conduit à « privatiser » la foi, à la séparer de tout ce qui est de l'ordre de la vie politique pour la « réserver » au seul domaine de la vie « privée », au niveau de la conscience morale individuelle. Ne pouvant revenir à la chrétienté, quelles formes visibles prendra cette dimension « politique » de notre foi ? A nous de l'inventer ! ? N'est-ce pas (exprimé à ma façon) rejoindre l'une des « intuitions » dont la Mission de France est porteuse à travers, notamment mais pas seulement, l'histoire des P.O. ?

Je vis la Mission de France, d'abord comme un espace de liberté, et comme un champ « d'expérimentation d'Eglise » (qui dit expérimentation accepte erreur possible)

de formes nouvelles, collectives de rencontres, de partage de la Bonne Nouvelle à ceux auxquels elle est destinée en priorité : les plus écrasés, ceux qui ne croient pas.

J'ai conscience du caractère schématique de ces affirmations, que j'essaie de vivre en les harmonisant avec les choix que j'ai faits dans ma vie de « militant » syndical. Notre responsabilité n'est-elle pas de trouver en quoi l'Évangile est vrai pour les hommes et les femmes d'aujourd'hui ? Je ne cherche pas à savoir si l'Évangile est pour ou contre « la lutte des classes », mais comment il peut être vrai pour celles et ceux qui se situent dans cette analyse-là que je partage.

En terminant une intervention déjà bien longue, je souhaite évoquer la question des rapports entre l'Église et la politique, dans la mesure où il ne sont pas étrangers à l'expression de notre foi. La situation qui existe en France, depuis la séparation de l'Église et de l'État, au début de ce siècle, n'a-t-elle pas permis une « neutralisation » de l'Église, assimilée à une « institution au-dessus ou à côté de la vie politique » ? N'est-ce pas « la confiner dans la sacristie » ou tout au mieux, lui laisser le rôle d'« experte en humanité », quand elle n'est pas limitée à défendre ce qui lui reste encore de ses anciens privilèges comme « l'école ». Tout le monde ne partage certainement pas ce point de vue, mais je pense que, dans un second temps, notre confrontation doit aborder cette question. Elle concerne aussi le collectif Mission de France.

Fontenay-sous-Bois 15 février - 4 avril 87

Jésus^{*}

Au cœur du renouveau poétique : un chemin pour la Foi

Depuis 40 ans environ, au cœur des mutations significatives de notre époque, on assiste, étonnés, émerveillés ou sceptiques, à une véritable renaissance de la poésie. Prenons garde de n'y voir qu'un genre mineur, une sorte de divertissement superflu. L'expression poétique permet des communications fécondes, au delà de nos « langues de bois » politiques, ecclésiastiques, scientifiques ou autres. Elle fait plus : elle nourrit et suscite des engagements qui peuvent changer la face des sociétés. Pensons à Pablo Neruda au Chili ; il y a cent ans à Victor Hugo, chantre de la République. Et l'Internationale a peut-être fait autant que « le Capital » pour entraîner les masses ouvrières opprimées de certains pays.

Cette renaissance, grâce à Dieu, a pénétré dans le domaine de l'expression religieuse. Et ceci, dans tous les pays où la foi peut s'exprimer. Si Claudel fut un précurseur en la matière, combien aujourd'hui de livres de nouveaux Psaumes, de prières, d'hymnes, ou plus simplement de « traductions libres » des Evangiles. Par la poésie, on ouvre toutes grandes les portes de l'espérance, et l'on peut toucher à l'universel lorsque le cœur est libéré.

Dès qu'il y a eu des hommes sur la terre, on a constaté le double emploi du langage. Avec le langage immédiatement utile : « donne-moi du pain... allumons du feu », on a vu surgir Lascaux et Altamira, les pyramides et les dolmens. En réaction contre le langage hyper-technique, naissent les besoins de respiration, de silence, de prière, de visions d'éternité. Notre Ecriture n'en est-elle pas remplie : la Genèse, le Cantique des Cantiques, les Psaumes, les cris des prophètes, les béatitudes, les paraboles, le jugement der-

*** Jean Debruyne. Ed. Desclée. 300 pages, 40 photos de Cartier Bresson.**

nier ; jusqu'à cette première lettre de St Jean, sommet de ce qu'on peut entendre sur terre du Christ, de son Père, et de leur Amour.

Tout ceci pour « situer » le dernier livre de Jean Debruyne. Après la trilogie : « Naître, Vivre, Mourir », nous voici au cœur du message essentiel :

*« L'Évangile est le livre de Jésus
Celui qu'il n'a pas écrit
Mais dont il est l'auteur ».*

On ne fait pas le « compte rendu » d'un livre poétique, comme on peut le faire pour un livre d'histoire, de pastorale, de théologie. S'il vous a saisi et secoué, on ne peut dire au lecteur : « Prends et lis. Ecoute et rumine. Mange et mets-toi en chemin ». Cependant les vieux démons qui habitent un historien ont envie de faire part de quelques découvertes. A chacun d'y ajouter les siennes.

Tout d'abord je rencontre, comme si c'était pour la première fois, des personnes vivantes : elles me regardent dans les yeux et me posent même des questions indiscrettes.

Et d'abord, au seuil Jean le Baptiste :

*« Cet homme est gigantesque
Cet homme est en feu
Cet homme est un défi
Il a mis son visage à la place du ciel »
et Il annonce l'irruption de Dieu, « ce n'est plus la loi qui est le bon chemin.
C'est le chemin qui devient la loi... » et puis il disparaît.*

A diverses reprises nous trouvons les Apôtres :

*« Jésus ayant choisi ses ancêtres
Choisit maintenant ses disciples
Ils sont douze : douze visages de tout le monde... »
depuis « Pierre le Pape » jusqu'à Jean le bien aimé
« Ils n'étaient que douze, ils sont maintenant un peuple ».*

Voici Marie à Cana.

« Ils ont tout bu !
Et c'est Marie la première à le voir...
Ne sait-elle pas Marie
Que les femmes n'ont que le droit de se taire ?...
En nommant Marie « Femme »
Jésus la fait bel et bien exister comme femme...
Etre femme est donc bien un mot de Dieu
une Parole créatrice... »

Une autre femme, La Samaritaine prend ici une place étonnante.

« Femme, donne-moi à boire...
Jésus juge que la Samaritaine
même si elle ne sait ni lire, ni écrire
est capable d'une réflexion théologique.
Voilà déjà 20 siècles que les exégètes et les théologiens
tourment autour de ce texte de la Samaritaine
sans jamais en avoir retrouvé la porte,
et pourtant cette femme, elle l'a bien franchie...
Il reste maintenant à se demander
comment un texte aussi subversif
a réussi à franchir les siècles officiels
sans se faire arrêter... »

En cours de route, on rencontre bien d'autres femmes : Marthe et Marie et surtout, on l'aurait deviné, Marie-Madeleine devant le tombeau vide et devant le jardinier Jésus.

« Le tombeau est ouvert !
Est-ce que les tombeaux ne sont pas faits pour être fermés ?
pour que chacun désormais respecte la paix de l'autre ?
« Marie ! Marie ! Ne me retiens pas »
C'est comme si elle remettait le monde en marche,
comme si son départ avant le jour
redonnait au monde un nouveau départ... »

A travers ces visages, au delà d'eux, en filigrane, toujours la Présence du Fils de l'homme inséparablement Fils de Dieu. Une présence qui perce les mots, ces mots fulgurants de Jésus, on ne peut plus « réciter » sagement des versets polis comme des galets. Mais on entend de nouveau la Voix, le cri ; on perçoit les appels qui dérangent, et sous la réponse la question qui n'en finit pas de nous être posée.

Je voudrais aussi souligner ces multiples allusions à notre vie, à nos gestes « religieux », à nos habitudes si lourdes et qu'il faut délivrer ; ces clins d'œil pleins d'un humour qui va loin...

« Tous ces porte-lois, ces fonctionnaires de règlement, ces inspecteurs des normes, nous les connaissons bien »...

« La tentation ? L'humilité de Dieu...

« L'homme au pouvoir ? il pense forcément juste.

« Pas un instant, devant la Samaritaine,

Jésus n'a cherché à placer un couplet sur le divorce, la contraception, l'avortement...

« La justice n'habite plus les palais de justice, mais les visages...

« La Foi n'est plus une propriété privée,

les frontières de la Foi ne sont plus fermées

Jésus a du coincer son pied dans la porte de la Bergerie

pour que jamais plus elle ne puisse être fermée.

« Seul l'enfant n'a pas honte d'avoir l'âge de l'avenir

« La Cène n'est pas une scène...

Jésus tombe aux pieds de l'homme et lui lave les pieds.

« Ce n'est pas dans un cimetière qu'on a envie de parler de l'avenir ».

Mais voici que je me laisserais aller à citer chaque page du livre... Grâce aux 40 photographies d'un autre poète de l'image, Cartier-Bresson, sont soulignés les épisodes qui éveillent. Il y a plus d'exégèses qu'on ne pense dans un livre de poésies. Je me souviens de celles de Marie-Noël d'Auxerre : elle m'envoya les siennes à Pontigny : qui a su mieux qu'elle faire saisir le Mystère de l'Incarnation dans la « Berceuse de la Mère-Dieu » ?

« J'ai lu, dit Jean Debruyne, ce qui est derrière les mots... L'Évangile de Jésus conduit donc chacun de nous jusqu'à ce lieu désert où il devra bien se risquer lui-même un jour ou l'autre à écrire le cinquième évangile ».

Jean Vinatier.

L'Honneur de la liberté

Jacques Sommet

Ed. Le Centurion.

Dans l'abondante production des livres qu'on appelle « religieux », tout à coup un ouvrage émerge comme un îlot dans la mer. Celui-ci en est un. Et, pour tout dire je n'ai rien lu, médité, de plus important depuis 20 ans, en ce qui concerne directement la Mission.

Jacques Sommet : ceux qui possèdent la collection de la L.A.C. pourront ouvrir ces numéros — Grand format — qui parurent au moment de l'interminable hiver d'attente 1953-1954, alors que nous ne savions pas ce qu'allaient devenir les P.O., la Mission de France et son séminaire. Nous pouvions lire alors une série d'articles, impressionnants de densité et d'espérance, signés de ce nom sous le titre : « Eglise et civilisation ». Nous nous trouvions déjà au cœur des grands problèmes qui n'ont cessé d'être notre horizon, alors que nous sentions que notre existence même était liée à « l'honneur de notre liberté ». Ce jeune Jésuite n'a pas cessé, d'une manière ou d'une autre de suivre depuis lors les étapes de notre Mission.

Il faut le dire clairement au départ : bien que l'ouvrage paraisse dans cette collection « interviews » où l'auteur dialogue avec un interlocuteur — ici Ch. Ehlinger — il ne se lit pas comme un roman ; encore qu'il soit cent fois plus passionnant. Ce n'est pas quelqu'un de connu qui raconte simplement sa vie : c'est une des grandes consciences de notre époque qui nous prend à témoin de l'évolution de sa pensée devant les graves questions qui bouleversent le monde et interrogent la Mission. Aucune, je le crois, n'est absente. Toutes reçoivent une lumière aussi discrète que révélatrice.

De mai 1944 à mai 1945, J. Sommet a été déporté au camp de Dachau où il devait rencontrer Edmond Michelet. Les deux chapitres qu'il consacre à cette vie concentrationnaire (1 - « Au fond de l'abîme la liberté » ; 2 - « Dachau, expérience spirituelle ») resteront parmi les plus décisifs qui aient jamais décrit ce qui fut l'un des plus absolus enfers humains connus dans l'Histoire. Avec

« Rue de la Liberté » d'E. Michelet je ne sais rien qui vous plonge à ce degré dans le mystère de l'homme qui assiste, jour après jour, à sa propre défiguration, à sa destructuration, à sa mort-vivante, et qui réussit à y préserver l'étincelle de liberté qui permettra toutes les résurrections. Comme Témoignage chrétien (auquel a longtemps collaboré l'auteur) a présenté une longue recension de ce passage à Dachau (9 mai 1987), je n'en parlerai pas davantage. Je retiendrai cependant ces quelques lignes où l'on découvre la lumière que projette l'univers concentrationnaire sur la Passion du Christ : « Le camp représente comme l'approfondissement de ce que Dieu me dit : une démesure de Jésus Christ et de son Père nous est révélée. Cette démesure dans la vie humaine de celui qui est le Fidèle, c'est précisément de n'avoir refusé d'aucune façon de porter amour et fidélité dans la rencontre immédiate aux hommes les plus infidèles ou les plus méprisables, ses adversaires ou même ses ennemis. Le Christ traverse la Passion sans indignité, je veux dire sans accusation. Qui plus est, dans cette mort même il va rejoindre ceux qui ont été victimes des temps passés. Cette « descente aux enfers » donne une profondeur à tout ce qui est vécu... Comment désespérer de la Passion, non seulement parce qu'elle se termine en Résurrection, mais de ce qu'elle est comme acte en elle-même ? Jésus m'apparaît sans repli, ni démission, ni défaite... » (p. 130-131).

Je vais prendre, par contre, le risque de m'attarder un peu plus sur un point qui m'a beaucoup impressionné : ce que j'appellerai « **les correspondances** » entre ce que vivent les Jésuites et ce que vit la Mission de France. Non que je veuille, on le devine, comparer la grande et universelle Compagnie de Jésus avec notre bien plus modeste institution. Encore qu'avec les équipes associées, elle représente, dans l'Eglise, plus que peuvent en dire les chiffres. Au delà des comparaisons nous sommes concernés par ce livre dans ce que nous portons de plus décisif.

Allons d'emblée à l'essentiel : **La Mission de l'Eglise et la présence au monde de ses membres**. J. Sommet a été responsable, après la reprise de 1965, des P.O. de la Compagnie, et de la Mission ouvrière spécialement sur Marseille. Ecoutons-le : « Le mouvement missionnaire est comme l'expansion de la relation de vérité où l'un interroge la vérité de l'autre, en étant fidèle à la sienne, en disant la sienne. Humblement, j'ai le droit de dire tout ce que je suis, et mes fidélités comprennent aussi le devoir d'apprendre de l'autre ce qu'il dit des fidélités qui l'habitent » Et si, rappelant son engagement de novice, il nous avoue : « Je n'ai pas eu l'impression de quitter le monde pour ne pas revenir, mais de **quitter pour être dedans**. Je ne puis avancer, docile à l'appel de Dieu, qu'en descendant toujours un peu plus profond dans mon époque ». Dans cette perspective, il n'hésite pas à proclamer qu'il y a, dans l'Eglise, comme **deux traditions** du même sacerdoce.

« Dans la première, que certains appellent pétrinienne, le sacerdoce représente une consé-

cration ministérielle au service de la communauté des croyants, celle-ci pouvant ou devant irradier ce qu'elle est naturellement auprès des autres. Le rôle du prêtre est d'abord la présidence eucharistique, l'authentification des actes de l'Eglise, la pratique des sacrements, toutes choses que je n'ai pas envie de minimiser. Tout en sachant que ces distinctions sont un peu trop faciles, on peut toutefois appeler paulinienne l'autre tradition. Pour celle-ci, le travail du sacerdoce est la constitution d'une Eglise, traduite concrètement et réalisée mystérieusement et fortement à travers la communion des hommes, fussent-ils les derniers, fussent-ils les pauvres gens. Dans ce cas, la mission sacerdotale s'exercera pour la construction et l'édification de l'Eglise en « terra incognita », c'est à dire dans un monde dont le peuple n'est pas d'abord des croyants mais celui des hommes qui m'entourent quels qu'ils soient » (p. 154-155).

Il faudrait sans doute y ajouter la tradition johannique : mais celle-ci, il est vrai, déborde le sacerdoce proprement dit, incluant toute vie directement contemplative. « On ne soulignera jamais assez, conclut d'ailleurs J. Sommet, l'ouverture au monde, l'insistance sur la liberté religieuse comme prise de responsabilité dans l'Esprit ».

Le pardon, la justice et la vérité

Ce que nous avons vécu au moment de la guerre d'Algérie, éclairés alors par un autre jésuite, G. Martelet, me renvoie aux pages du livre sur la Résistance à l'injustice, vécue par des hommes et des chrétiens. C'est cette résistance qui conduisit l'auteur à Dachau et il a cette étonnante parole en rencontrant des juifs « étiquetés » : « L'étoile Juive fut la lumière de mon ciel sur la terre ». Loin de récuser le pardon des ennemis, cette « démesure » de la Passion du Christ, il n'en souligne pas moins les exigences de justice qui peuvent être bafouées par toutes sortes de régimes. Parlant de certaines contraintes marxistes, il note : « Des formes de contrainte, d'unité, sont peut-être nécessaires à la naissance et dans des situations de fragilité pour en sortir. Elles deviennent inhumaines à partir du moment où les hommes sont capables de choisir entre eux, de se diversifier, de se reconnaître. Il faut avoir suffisamment de pain à manger pour se mettre autour de la table et partager ce pain. Jusque là, on le distribue, mais on ne le partage pas. Le moment venu vient où on doit le partager » (p. 177).

Puisqu'il est question de marxisme, il est bon de noter ce jugement nuancé porté sur sa situation actuelle :

« Si le marxisme semble perdre aujourd'hui de son poids politique, je ne crois pas qu'il perde de sa signification historique avant longtemps, surtout là où il a le courage de se critiquer lui-même ».

même. Le lien entre les structures de la société moderne, la question de Dieu, l'importance du politique font qu'il reste pour longtemps un sujet capital de confrontation. On y attache d'autant plus de sérieux qu'on a été mêlé avec lui, pour le meilleur et pour le pire, à la lutte contre des périls mortels, et pour lui et pour l'Eglise, je pense en particulier au totalitarisme nazi » (p. 206).

" J'ai besoin de l'incroyant "

Ce titre, sans équivoque, est celui d'un chapitre du livre qui devrait intéresser tous les acteurs de la Mission. « La confrontation du païen et du chrétien me semble engagée jusqu'à la fin de l'histoire... Il n'est pas question d'annexer au christianisme l'incroyant ou l'homme d'une autre religion. Simplement cet homme qui vit ainsi... me rappelle que je n'ai jamais fini d'être docile à tout ce que le Christ annonce. Je reconnais une annonce semblable hors de mon univers chrétien et, par conséquent, je suis délogé de toute suffisance dans ma foi grâce à cette rencontre sans être réduit à l'athéisme » (p. 136). « Il y a deux combats : celui qui anéantit l'homme d'en face et celui qui en espère quelque chose. De choisir le deuxième combat produit peut-être la vérité du pardon au moment où on pourra enfin travailler ensemble » (p. 140). « Dieu parle aux hommes par son Fils et par les hommes qui ont reçu lumière et par les hommes qui n'ont pas encore reçu lumière et qui sont pourtant ses créatures... La parole de Dieu est dans le défi qu'un homme existe, que chaque homme soit fait pour être libéré et qu'il puisse en être capable » (p. 167). On devine facilement que ces prises de position — nombreuses dans l'ouvrage — amènent tout naturellement à la question du dialogue et de son langage :

« Je parle avec ce que je suis, chrétien et homme, à un homme dans le langage qu'il entend et qui est pour lui celui de la plus grande exigence à ce qu'il est aujourd'hui. En quoi cet homme est-il exigeant vis à vis de lui-même comme conscience engagée dans une tâche sociale, politique ? Je lui parle en quelque sorte au nom de sa conscience personnelle et, à ce moment-là, la vérité du Royaume de Dieu, je l'espère du moins, est dans ce dialogue d'un chrétien avec un homme qui ne l'est pas, dans le langage et le rapport qui exprimerait le mieux ce que l'un peut apporter à l'autre et réciproquement. Il s'agit là d'un dialogue fondamental dans lequel le respect actif, exigeant de l'un pour l'autre, doit trouver son langage » (p. 237).

La Mission est liée à l'Eglise

Nous avons tous été témoins de l'attitude des Jésuites, soit au moment de la crise des P.O., soit lorsque le pape est intervenu dans les orientations données à la Compagnie par le Père

Arrupe. Ces prêtres qui ont obéi aux quatre coins du monde sont ceux qui nous rappellent qu'ils ne l'ont pas fait sans réagir : « Dans le dialogue avec l'Eglise nous avons jusqu'à l'avant-dernier mot ». Et J. Sommet de rappeler que ce dialogue pousse l'Eglise à se transformer en citant G. Fessard : « Si l'Eglise ne risque pas son existence comme groupe et comme constitution à certains moments, je ne suis pas sûr qu'elle soit elle-même ». Rappelant le drame de conscience des P.O. l'auteur ajoute : « Je puis être choqué par la décision, il peut être évident à mes yeux qu'elle n'est pas justifiée, qu'elle est néfaste, il reste alors une réaction qui peut être d'humilité, mais en même temps de ténacité. Elle consiste à me dire que je n'ai pas fait mon travail de relation entre les deux pôles... Ce n'est pas une raison pour considérer les positions comme définitivement inconciliables. C'est le moment de se mettre au travail. En ce sens l'histoire est réversible » (p. 181). Nous savons en effet qu'après 1953 il y a eu 1965.

Cela n'empêche pas, au contraire, J. Sommet, d'appeler de toute la force de son expérience **que naisse une nouvelle figure de l'Eglise**. « Combien de gens, dans le monde sacerdotal plus encore que dans le monde religieux, habitent un univers qui précède Vatican II ! Le monde ecclésial, vu de France, est le monde d'un certain nombre de structures, dont je respecte beaucoup les hommes, mais qui n'a pas encore fait la mutation de Vatican II... Il serait dommage de mobiliser les moyens nouveaux sur des tâches anciennes, même pour faire le mieux possible. Puisque, en tout état de cause, on sera obligé de changer dans 10, 15 ou 20 ans les conditions du travail ecclésial, n'est-il pas urgent de faire davantage attention aux dimensions nouvelles à inventer qu'au maintien héroïque de ce qui existe ? » (p. 240-241). Puis-je ici ajouter que nous sommes témoins de ce « retard » dans le domaine important de l'appel au sacerdoce ? Les prêtres formés par le Concile de Trente ont eu leur nécessité et leur grandeur. Comment ne pas souhaiter que l'on « appelle » les prêtres — et les laïcs — que nous a fait entrevoir Vatican II ?

« Avec les jeunes face à l'avenir »

Voilà encore une réalité qui est au cœur de la vie de la Mission ; elle est d'ailleurs liée aux considérations précédentes. J. Sommet en a bien conscience :

« Plus j'avance, plus la question de la jeunesse reste une question importante au sens de la simple loyauté d'une existence, même individuelle et personnelle, la loyauté de l'existence devant l'avenir. Il est si facile, à mesure qu'on vieillit, de faire l'économie de l'avenir qu'on ne vivra pas. Il me paraît important de garder le souci, pour autant qu'on a quelque vie encore, de travailler avec eux et de ne pas se retirer de ce mouvement. J'estime, mais je me trompe peut-être, qu'il

est plus facile de se retirer que de continuer. Que ce ne soit pas en s'imposant soi-même, je l'espère du moins, mais en participant aux soucis, en disant ce qu'on en ressent, en se mettant à sa place parce que jamais une expérience n'est celle de l'autre. Par conséquent je ne veux pas livrer mon expérience, ou tout au moins je voudrais que ce qu'il y a d'expérience soit livré comme quelque chose dont la liberté des autres fasse absolument ce qu'elle veut, quitte à le considérer comme négligeable. Avec les jeunes que je vois encore, avec les moins jeunes aussi, je parle de leur existence. Il n'y a pas d'autres choses à faire » (p. 290).

La Mission est aux dimensions de l'univers

En méditant les lignes que l'auteur consacre à l'implantation mondiale de la Compagnie de Jésus, je ne peux m'empêcher de penser à tout ce que nous apportent les équipes qui sont dans le Tiers Monde, spécialement Afrique et Amérique Latine. J'avais signalé la vision étonnante du P. Couturier sur l'avenir mondial de la Mission et la richesse de complémentarité des diverses traditions religieuses du monde. Le Père Arrupe n'a-t-il pas eu l'intuition d'une pareille nécessité ?

« A certains moments, à cause des crises, des métamorphoses du monde extérieur, des événements intérieurs, se crée une sorte de mentalité générale, relativement acceptée partout — ce qui ne veut pas dire que des groupes ne resteront pas différenciés. Il peut y avoir certains moments de changements plus complets. Le Père Arrupe a fait sentir que l'avenir était plutôt à l'Inde, à la Chine, au Pacifique ; les Etats Unis représentent davantage le présent, l'Amérique latine la métamorphose en cours avec sa croix — parce qu'elle a beaucoup souffert ; l'Europe est marquée par le passé, mais un passé nécessaire. Cet homme a pris exceptionnellement au sérieux la condition humaine telle qu'elle est aujourd'hui, qu'il s'agisse du Tiers Monde ou des attitudes devant la foi. Il a su encourager les religieux et nous a mis dans une situation de connivence spirituelle entre nous, quelles que soient les situations. Il y a donc une cohérence d'inspiration retrouvée ou reformulée en fonction du monde d'après la Seconde Guerre mondiale » (p. 275).

J'arrête là ces quelques citations... Mais on devine que je pourrais les poursuivre longtemps. Je pense que le Père Sommet continue, par ce grand livre, à aider aujourd'hui la Mission. Comment ne pas l'en remercier chaleureusement ?

Jean Vinatier

BULLETIN DE RÉABONNEMENT

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS MISSION DE FRANCE B.P. 124 = 94121 FONTENAY-S-BOIS cedex

Prénom et NOM : _____

Adresse : _____

● Pour votre abonnement 1987, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s)

- | | | |
|------------------------------------|-------|--------------------------|
| – Lettre aux Communautés ordinaire | 130 F | <input type="checkbox"/> |
| de soutien | 150 F | <input type="checkbox"/> |
| – Au-delà de l'hexagone (1) | 50 F | <input type="checkbox"/> |
| – Vin nouveau (2) ordinaire | 70 F | <input type="checkbox"/> |
| de soutien | 100 F | <input type="checkbox"/> |

● Souscrivez un abonnement à La Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage

Prénom, Nom, adresse :

● Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés. Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de « Lettre aux Communautés » (C.C.P. Paris 21 596 44 V)

Ci-joint un chèque bancaire postal de : _____ frs

(1) Dossiers d'information sur des sujets d'actualité.

(2) Une revue faite par des jeunes, pour des jeunes, en lien avec la Mission de France.